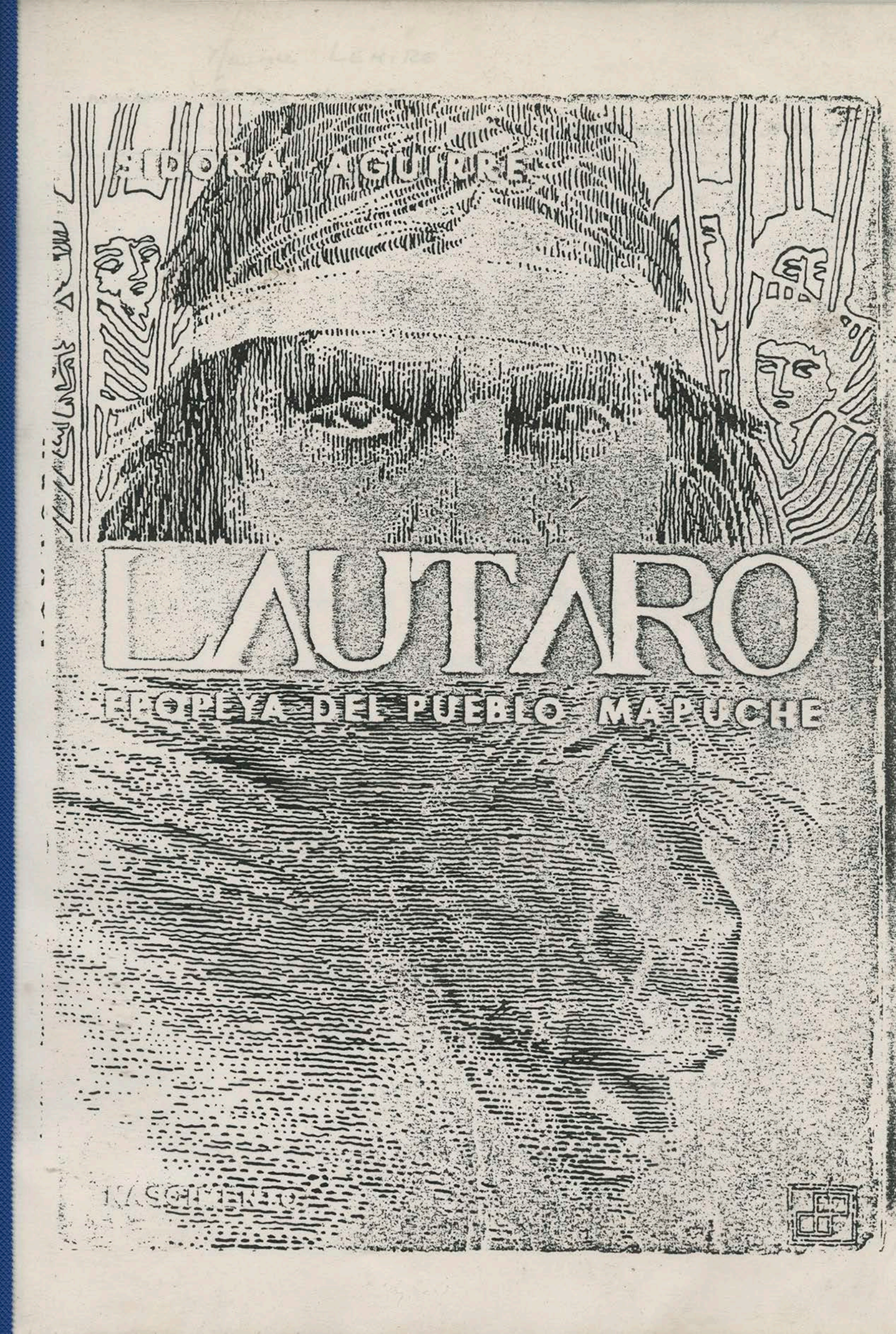
ELDORA AGUIRRE
LAUTARO
EPOPEYA DEL PUEBLO MAPUCHE

Maurice LEMIRE
maison : 58 RUE KLEBER.
92300 LEVALLOIS-PERRET. (tel de mes parents 39 54 43 91)
bureau : 47 68 16 12.

ISIDORA AGUIRRE

LAUTARO

EPOPEE DU PEUPLE MAPUCHE

Trad. Maurice LEMIRE

A mon frère Fernando

On apprend dans les textes d'histoire que les Araucans, -eux préfèrent s'appeler "Mapuches", gens de la terre-, étaient belliqueux et valeureux, qu'ils ont tenu en échec les Espagnols dans une guerre qui a duré trois siècles, et que d'une certaine manière ils n'ont pas été vaincus. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'ils continuent encore à lutter. Pour garder la terre en communauté, pour leur mode de vie, pour conserver leur langue, leurs chants, leur culture et leurs traditions comme quelque chose de vivant et de quotidien. Ils le résument en peu de mots: "nous luttons pour conserver notre identité, pour nous intégrer dans l'ensemble de la société chilienne, sans être absorbés par elle". Nous savons comment est mort le Toqui, le chef Caupolicàn, comment Lautaro a appris les tactiques de guerre quand, fait prisonnier, il était écuyer de Don Pedro de Valdivia. Nous savons en somme, qu'ils n'ont pas été vaincus, mais nous en ignorons le "comment" et le "pourquoi".

Il existe beaucoup d'études anthropologiques sur les Mapuches mais elles ont été très peu diffusées. Et nous connaissons encore moins leur vie aujourd'hui, celle de cette minorité d'un demi-million de personnes qui vivent dans leurs réserves du Sud du Chili. Nous savons qu'il y a des "machis", les guérisseurs, qui font des "nguillatunes", les rogations, qu'il y a des festivals folkloriques et que dans les marchés et dans les musées nous pouvons voir leur artisanat.

Depuis la mal nommée "Pacification de l'Araucanie", à la fin du siècle dernier, ceux qui émigrent vers les villes sont nombreux, car la famille grandit mais pas la terre; les enfants ont l'air renfrogné et un peu perdu dans les écoles de campagne, parce que les autres se moquent de leur mauvais espagnol; pourtant ce sont des enfants à l'esprit agile, qui, à six ans,

parlent deux langues, qui, par peur de la discrimination, mènent une double vie, celle de la "ruca", la hutte, et celle de l'école. Peu savent que la culture mapuche est toujours vivante à l'intérieur du village, que les vieux continuent à raconter des histoires et à parler du passé au coin du feu; la tradition orale d'un peuple qui n'a pas eu d'écriture reste toujours vivante. Ces récits ramènent les mythes au présent, ainsi que leur patrimoine culturel et une conception particulière de la vie. Beaucoup continuent d'enlever leurs épouses, comme simple rituel, ou à chasser les esprits (ou comme nous disons nous, le mauvais oeil). Ils le racontent avec malice, car ils ne refusent pas la vie moderne; peu d'indigènes du continent ont leur capacité d'adaptation. Les "machis", à la fois guérisseuses et personnages consacrés, continuent avec les mêmes méthodes qui sont aujourd'hui toujours en vogue, c'est-à-dire la foi, l'hypnose, les herbes.

Un créateur se remplit de joie lorsqu'il découvre la richesse de son patrimoine. Je me suis rapprochée d'eux quand un ami mapuche de la grande famille Painemal m'a demandé d'écrire une pièce de théatre sur son peuple afin de l'appuyer dans sa lutte d'aujourd'hui.

Le processus-même d'élaboration d'une oeuvre est assez complexe, peut-être l'inconscient en sait-il davantage là-dessus. Se combinent alors et prennent forme les renseignements obtenus des sources les plus diverses. Le personnage de Valdivia est né de ses très belles lettres au Roi d'Espagne; Lautaro -sur qui il y a peu de renseignements- est né plutôt de mon contact direct avec les Mapuches, de l'amour avec lequel j'ai été reçue au sein de la "ruca" comme une parente, comme "une mapuche de plus", disaient-ils; ou quand ils me chantaient, en improvisant les paroles -dans leur langue, comme c'est leur coutume-, "venez, les gars, distraire notre visiteur, car c'est un miracle qu'elle soit ici avec nous..."; Lautaro est né aussi des efforts de la Chinura, la maîtresse de maison, pour poursuivre, à mon arrivée, les poules et les canards, qu'ils plument et font cuire sur le

feu pendant que l'on converse et qu'on offre le maté ou les boissons traditionnelles.

L'histoire et l'anthropologie m'ont servi à structurer l'oeuvre de théâtre, autour des axes centraux que sont Valdivia et Lautaro, sélectionnant ce qui pouvait servir le conflit au mieux. Et le résultat final, ce qu'on voit en scène, est le fruit d'un travail d'équipe long et minutieux; le metteur en scène demande de dynamiser telle ou telle scène, lors des répétitions on ressent le besoin de coupures, ou d'accentuer une tirade; de restructurer des scènes pour donner à l'acteur l'occasion de montrer ses qualités d'homme de théâtre; la chorégraphie, les chants, la musique d'ambiance ("musica incidental"), la mise en scène, les costumes, le son, les lumières, tout cela est un travail qui s'effectue avec une grande harmonie, en équipe, sous l'oeil attentif du metteur en scène et de l'auteur. La musique que les **"Jaivas"** nous ont gentiment donnée, choisie par le metteur en scène et qui, selon eux "paraissait écrite pour l'oeuvre..." a été un apport de très grande valeur grâce au talent de cet ensemble et à sa conception américaniste et moderne du folklore. Nous voulions tous que le public, en le voyant, redécouvre ce qui lui appartient: ses racines. Les valeurs et la vitalité des deux races qui l'ont formé. Mais nous avons voulu lui montrer les personnages qui symbolisent ces races, Valdivia et Lautaro, en chair et en os, riant ou souffrant, à la guerre commme dans les vicissitudes de leur vie quotidienne, et non pas comme on les voit si souvent: rigides et lointains comme sur les statues, les timbres ou les billets de banque. Ou agrémentant les discours des étrangers, les "huincas" comme disent les mapuches.

Isidora AGUIRRE.

Représentée pour la première fois par PROTECHI (Producciones Teatrales Chilenas) au Théâtre du Centre Culturel ANDES le 7 avril 1982

Musique : Los Jaivas

Mise en scène: Abel Carrizo-Munoz

Distribution (par ordre alphabétique)

Adolfo Assor	:	Colipi
Arnoldo Berrios	:	Pedro de Valdivia
Mario Gatica	:	Secrétaire - Conseiller Mapuche - Capitaine Diaz - Picunche
Mirta Gonzalez	:	Dona Sol
Pablo Perez	:	Colo-Colo
Sandro Larenas	:	Conseiller Mapuche - Necul
Paula Lecannelier	:	Guacolda
Andrés Perez	:	Lautaro
Guillermo Pérez	:	Danseur espagnol - Juan Prados
Jaime Ramirez	:	Conseiller Mapuche - Don Sancho - Agustinillo
Sergio Schmied	:	(Hechicero) - Malloqueo - Godinez
Miguel Stuardo	:	Garde Mapuche - Soldat Quilacoya - Capitaine Gomez
Alberto Villegas	:	Curinancu - Fray Pozo

Prologue

"LES ANCETRES"

(Tous les acteurs -sauf celui qui incarne Pedro de Valdivia- sont sur la scène en costume mapuche. L'un d'eux joue par moments de la "trutruca", instrument de musique mapuche, longue tige terminée par une corne).

(Pendant le prologue, tous les acteurs seuls et en choeur relateront le récit, en le soulignant par des gestes. Un montage de musique "incidental" -instrumentale- sélectionnée spécialement pour la pièce à partir des compositions du groupe "Los Jaivas", souligne l'action et l'ambiance).

Ceci je l'ai
~~J'ai~~ entendu ceci de mon père, qui l'entendit du sien
quand, en chantant,
il ~~se mit à~~ me parlé
de l'enfance
des premiers âges
du peuple mapuche

"Sur cette terre - dit-il -toujours nous avons vécu!"

Nous y avons vécu.

Nous y avons vécu.

Sur cette terre, toujours nous avons vécu!

Libres étaient nos pères
comme les oiseaux
qui se lèvent avec le soleil
et chantent.
Les fleuves étaient leur richesse,
les forêts,
les montagnes.
Le ciel et la terre jusqu'à l'horizon
étaient ~~à tous et à personne~~

patrimoine de tous, et de personne!

L'air était plein d'oiseaux
la mer pleine de poissons
les branches pleines de fruits
les sillons pleins de graines.

Le père chassait
construisait
était berger et pasteur des lamas.
La mère filait
tissait
modelait la cruche dans l'argile.

Du sol ils prenaient librement leurs matériaux
le bois, la terre, la fibre, les silex.
Le métal et sa menace, ils ne le connaissaient pas encore!
Ils étaient gens de la terre
aux coutumes simples,
gens des bois
de maïs
de familles unies.

gens de la terre
ils étaient
nos pères
gens aux coutumes simples

Père et Dieu, "Chao Gnenechén"
- homme et femme
jeune et vieux -
premier de sa race,
dirigeait son peuple
sans soumette ni demander de tribut.

Heureux étaient nos pères parce qu'ils vivaient sagement!

Jusqu'au jour où...

...jusqu'au jour où...

(Chanson en choeur, paroles et musique de Los Jaivas):

"Letanias por el azar"	"Litanies du hasard"
En un camino largo	Sur un long chemin
por el azar	au hasard
Noches y lunas	Des nuits et des lunes
al ritmo de su latido	au rythme de son battement
surge la vida,	surgit la vie,
clarin del cielo	clochette du ciel
en su rutina diaria	dans sa routine quotidienne
pinta de luto	couleur de deuil
En un camino largo	Sur un long chemin
por el azar (bis 3 veces)	au hasard (3 fois)

(Tout en chantant, les acteurs s'en vont en regardant vers un point éloigné, comme s'ils fixaient avec la vue et l'attitude, l'arrivée des espagnols)

Du nord descendirent des hommes barbus,
inconnus,
mêlés à leurs bêtes, elles avaient quatre pattes!
Le museau baveux
les yeux resplendissants
un galop de métal qui aveuglait!

D'abord ce fut Almagro, le Borgne,
puis Valdivia
-don Pedro lui disaient-ils, dans leur langue barbare,-
dans notre langue, il n'avait pas de nom
seulement huinca... étranger!

Huinca... étranger!

Au milieu de notre beau pays
ils ont planté la croix, en donnant des noms:

Santiago del Nuevo Extremo!

Province de la Nouvelle Estrémadure!

Comme si avant rien n'avait de nom
ni de propriétaire,
comme si nous étions des oiseaux des bois
de petits animaux de la terre.

Et là où personne n'avait jamais dit: jusque là c'est à toi
jusque là c'est à moi,
les huincas... se répartissaient les terres
entre eux!

Des messagers alarmés arrivèrent du pays de l'Inca:

-Attention!

-Pour conquérir, pour soumettre ils sont venus!

-L'Inca est mort, notre pays est vaincu...

-Pour l'envahisseur l'or est dieu

et plus que dieu!

-S'ils trouvent de l'or, en bêtes ils se transforment!

-Et les uns les autres ils se donnent la mort!

L'or est un Huecuf, l'or est un mauvais démon.
Sa barbe est rouge, ensanglantée
et il est plus que l'homme...
sans n'être rien!

Mais l'or n'a pas suffi aux Conquistadores

Ils voulaient aussi l'homme!

Les encomenderos, -les métayers-, soumettaient
les indiens Picunches de l'Aconcagua.
Celui qui tentait de fuir,
ils lui coupaient les deux pieds.

Et ils restaient là, cloués dans l'eau
à l'or des lavoirs.

Juste à la moitié de ce siècle, la terre est devenue trop étroite
pour les encomenderos!

Envoyés par Valdivia, ils descendirent vers le sud

Ils violèrent l'épaisseur des forêts
ils rompirent le froid
jusqu'à atteindre les sentiers cachés
de notre Araucanie.

Il faut marquer des frontières sur les fleuves!

Ils ne passeront pas... ils ne passeront pas...
ils ne passeront pas!

(Ils tombent et disent comme en une lamentation):

Au-delà du Maule ils ont planté la croix
Ay...
Au-delà du Maule ils ont planté la croix...

Le peumo, l'arbre du peumo s'est couvert d'yeux,
le chêne millénaire s'est mis en alerte,
l'araucaria a aiguisé ses dards,
et comme des boucs,
l'Itata et le Bio-Bio se sont soulevés
et ont lâché leurs eaux.

La terre mapuche, mêlée à l'homme,
veillait.

Alors
le laboureur du champs
le chasseur du bois
l'homme de paix...
s'est fait guerrier!

Alors
a couru de main en main
la flèche à la pointe ensanglantée.

C'était le signal!

Ils sont déjà à Andalién!
Ils sont déjà à Andalién...
Il y a des éclairs dans le ciel
des chocs de mort

du sang dans les fleuves

Juste à la moitié de ce siècle, éclatait,

la guerre

la longue guerre

la guerre qui se répand

la guerre acharnée

de l'Araucanie.

Et juste à la moitié de ce siècle, s'ouvre le temps
comme s'ouvre le fruit enserré de l'aubépine:
et la voilà/déjà...!/
voilà déjà la guerre
la longue guerre,
la guerre sans fin
de notre Araucanie.

(Fin du prologue)

P R E M I E R E P A R T I E

Journée I

Scène 1

(A la fin du prologue, Lautaro et Guacolda sont restés sur scène; ils rient et se poursuivent dans un jeu de conquête, Lautaro essaie de lui enlever un sac de pignons, la fait tomber, ils rient comme de jeunes gens heureux. Ils s'arrêtent en entendant un chant d'oiseau, qui annoncera toujours le messager Colipi).

(Entre Colipi, qui se camoufle avec des branches).

COLIPI.- Ohé! Tout le monde! Où sont les gens de ce village? Dis-moi, jeune homme, je cherche le cacique Curinancu!

LAUTARO.- Je suis son fils Lautaro.

COLIPI.- (Il rit et le regarde) Allons donc! Le petit arbre a poussé! Où est ton père, s'il vit toujours et que son esprit ne s'est pas embrumé?

GUACOLDA.- Le petit père est vivant et son esprit très éveillé.

COLIPI.- Et ce petit oiseau des bois, ~~est-il aussi la~~ C'est sa fille ~~du cacique~~?

LAUTARO.- ~~Elle est de ma famille~~, c'est Guacolda. Elle l'appelle "petit père" par tendresse.

GUACOLDA.- (Offrant) Sers-toi des pignons, Colipi.

COLIPI.- Tu connais mon nom!

GUACOLDA.- On parle beaucoup de Colipi le messager. (Ils rient tous les deux)

COLIPI.- Pourquoi ces rires? Dirait-on du mal de Colipi, par hasard?

LAUTARO.- Du bien et du mal.

COLIPI.- Du mal: il parle plus que il ne faut ~~de raison~~. Mais cela, chez un messager, c'est bien! Je peux répéter de longs messages sans oublier un mot, et en ajouter quelques-uns qui charment celui qui l'écoute. Le mal est de parler beaucoup et de dire peu. Est-ce vrai ou non?

GUACOLDA.- N'es-tu pas celui qui, ~~lorsque tu~~ emmènes paître les animaux, leur attache les pattes pour qu'ils ne bougent pas et s'endort la panse au soleil?

COLIPI.- ~~Je~~ ~~suis~~ paresseux, ~~comme~~ ~~un~~ pâtre, petite. Mais rapide comme ~~un~~ messager.

LAUTARO.- On dit que ~~tu te disputes~~ lors des fêtes, Colipi, ~~où~~ tu manges et bois comme dix.

COLIPI.- Et je paie dix fois dix ce que je consomme, jeunes gens. Je raconte de si belles histoires qu'ils en oublient de demander "Quel est ton message, Colipi?" (Il rit) Comment l'as-~~tu~~ oublié! (Sérieux) Et il vaut mieux ~~pour toi~~ : les nouvelles sont très mauvaises.

Paresseux est le pâtre, fille. Mais le messager, alerte!

LAUTARO C'est Guacolda. Elle dit: "petit-pere" par tendresse.

GUACOLDA Sers-toi des pignons, Colipi.

COLIPI Tu connais mon nom!

GUACOLDA Colipi, le messager...(LIS RIENT TOUS LES DEUX)

COLIPI Pourquoi ces rires? Dirait-on mal de Colipi?

LAUTARO Du bien, et du mal.

COLIPI Du mal: il parle plus qu'il ne faut . Mais cela, chez un messager, c'est bien! Je suis capable de répéter des longs messages sans oublier un mot...(RIT) et d'en ajouter quelques-uns qui charment l'écouteur!..

GUACOLDA N'est-tu pas celui qui emmenes paître les animaux et leur attache les pattes pour s'endormir panse au soleil?

COLIP Ah...le patre Colipi est paresseux. Mais le messager est alerte!

LAUTARO On raconte que lors de fetes tu manges et bois como dix!

COLIPI Et je paie dix fois dix ce que je mange et bois, mon fils. En écoutant mes histoires, les gens oublient de me demander: "Alors, quel est ton message, Coilpi?"(RIANT) Comme toi tu l'as oublié! (Sérieux) Et il vaut mieux: les nouvelles ne sont pas bonnes.

LAUTARO (AVEC CRAINTE) Tes messages parlent-ils des "houincas"?

COLIPI Les étrangers croissent le Bio-Bio. Ils plantent leurs drapeaux et vociferent dans leur langue qué ils sont leur appartient et les gens qui l'habitent, pour la plus grande gloire de cet empire d'ou ils viennent, de l'autre coté des mers.

GUACOLDA Au-dela des mers il n'y a que des contrées obscures ou errent les ames des morts.

COLIPI C'est ce que croyaient nos peres, petite. Malheureusement, il est beaucopu plus long le voyage que fait le soleil qui éclaire les vivants. Et ceux qui viennent de la-bas, ils ne sont pas morts...parece qu'il tuent! Vite, ou est le cacique?

LAUTARO Dans la hutte.

COLIPI (SORTANT AVEC UN SAUT GRACIEUX) Je m'en vais! (REVIENT) Et que tous sachent que la joie et la paic de notre peuple sont finies. (DISPARAIT)

GUACOLDA Petit-frere...tu iras a la guerre? Ils nous tueront?

LAUTARO La guerre n'est pas encore la.

GUACOLDA Et n'arrivera jamais,car ...nous arreteront le temps?

LAUTARO Arreter le temps?

GUACOLDA J'imagine que le temps est un oiseau.Je l'attire...avec son chant "ouh...ouh", le retiens entre mes mains (FAISANT LE GESTE)calme...alors...

LAUTARO Quel oiseau pourrait soumettre le temps?

GUACOLDA Le perroquet: il est si bavard qu'il le soule! Non, la mouette qui vole au-dessus des mers ou le solei se noie: avec son bec effilé, elle le dévore...(S'AGENOUILLE) Ou la buse, de son cri fatidique "ketrif, ketrif", elle l'effraie et l'arrete...(LAUTARO CARESSE SES CHEVEUX)

LAUTARO Tes cheveux sont doux, ils ont l'odeur de la riviere, ma bien-aimée.

GUACOLDA (TROUBLEE) "Aimée". Tu as cessé de M'appeler petite-soeur?

LAUTARO J'ai parlé á mon pere. Je lui aidit: quand le moment sera venu, tu n'auras pas a me chercher une épouse. Je l'ai déja choisie.

GUACOLDA Qu'a-t-il dit, le petit-pere?

LAUTARO Mon fils a de la chance, puisque la coutume veut que les parents se chargent du mariage des enfants.(PAUSE) Que dit l'élue?

GUACOLDA.- Je ~~joue à ce~~ que le temps est... un oiseau. Je l'attire avec son propre chant "ouh... ouh". Je le retiens dans mes mains, calme (Elle fait comme si elle tenait dans ses mains). Alors...

LAUTARO.- Attends; Quel oiseau serait capable de soumettre le temps?

GUACOLDA.- Le perroquet! Il est si bavard qu'il le saoûle! Non; la mouette qui vole au-dessus des mers où se noie le soleil: avec son bec effilé elle dévore le temps comme un poisson (Elle s'agenouille face à Lautaro). Ou la buse: avec son cri fatidique "ketrif... ketrif..." (Les deux l'imitent, en agitant les bras) elle l'effraie et l'arrête... (Lautaro lui caresse les cheveux. Elle se trouble).

LAUTARO.- Tes cheveux sont doux, ils ont ~~le frais parfum~~ de la rivière... ma ~~petite~~ aimée.

GUACOLDA.- (A voix basse) "Aimée". Tu as déjà cessé de m'appeler "soeur"?

LAUTARO.- (Il se lève, courageux) J'ai parlé avec mon père. Je lui ai dit: quand le moment sera ~~arrivé~~, tu n'auras pas à ~~te~~ ~~donner la peine de~~ me chercher une épouse. Je l'ai choisie ~~moi-même~~.

GUACOLDA.- Et qu'a dit le petit-père?

LAUTARO.- Mon fils Lautaro a de la chance, puisque la coutume ~~commande, qui~~ veut que les parents se chargent du mariage des enfants (Pause). Que dit l'élue?

GUACOLDA.- (Elle rit, coquette) Que tu te trompes... C'est Guacolda qui a choisi Lautaro! Quand tu allais chasser, dans la forêt, je me mettais exprès sur ton chemin et je me faisais douce et gracieuse pour toi. (Elle sort en riant, avec pudeur, et s'exclame) Je t'ai toujours aimé!

LAUTARO.- (Il la suit et tous deux sortent de scène) Alors, le chasseur a été chassé!

Scène 2

(Entrent Curinancu et Colipi par l'autre côté)

COLIPI.- Pardonne-moi, vénérable Curinancu si je ne pose pas les questions de rigueur sur ta santé et celle de tes parents. Je viens avec un message de danger! Les étrangers avancent jusqu'au coeur de l'Araucanie! (Entrent Lautaro et Guacolda qui écoutent).

CURIGNANCOU Ai confiance, Colipi. Le Incas n'ont jamais pu nous soumettre. Nos gerriers les arreteront.

COLIPI A Andalien ils ne les ont pas vaincu; ils approchent de cette contré avec leurs horribles betes de guerre et leurs armes qui crachent du feu. Des indiens soumis des terres du nord et des picunches de l'Aconcagua les accompagnent, c'est Michimalongo quie les commande.

COURIGNANCOU Le cacique Michimalongo? Celui qye a detruit leur ville de Santiago?

COLIPI A présent Michimalongo est l'allié de Ghef étranger, Valdivia.(PAUSE) Je t'ai apporté un message qui est le témoignage vivant de leur cruauté.Mais, ce n'est pas una chose a voir pour des yeux tendres...(DESIGNE GUACOLDA)

GUACOLDA.- Petit père: je ne suis plus une enfant.

(Colipi fait entrer un mutilé, les mains coupées, avec une tête sanglante pendue à son cou).

GUACOLDA.- Si cruelle est l'image de ce chef étranger? Ce sont des démons, petit-père, et non des hommes.

COLIPI.- Parle toi-même, mutilé. (Le mutilé émet une plainte et se cache la face) Parle. (Il ne le fait pas, Colipi explique à Curinancu:) Valdivia a traqué les prisonniers, ils les ont encerclés avec leurs bêtes de guerre. Il a alors ordonné qu'on leur coupe les mains à tous. Comme aucun n'a donné de signe de douleur pour défier l'étranger, il a ordonné qu'on coupe la tête de la moitié d'entre eux, et qu'on les accroche au cou des autres mutilés. Ensuite il les a fait se disperser... pour semer la terreur parmi les nôtres.

(Un silence)

CURINANCU.- Allège-le, fille, de sa charge sanglante.

(Guacolda, vainquant son horreur, prend la tête entre ses mains et lui parle)

GUACOLDA.- Je ressens une grande pitié pour toi, homme décapité. Entreprendras-tu ainsi tronqué ton ultime voyage? Le batelier des morts te verra-t-il pour te faire traverser vers les confins

quelqu'un pour maintenir le feu dans ta sepulture, pour que tu t'éclaires et te rechauffes?

COURIGNANCOU Arrete! Ça suffit, Guacolda. Les esprits prendront soin du mort: occupe-toi du blessé.

(Guacolda sort avec le blessé. Musique qui annonce un danger. Colipi grimpe sur une hauteur et crie)

COLIPI.- Les maudits s'approchent! Moi... je disparais. (Il se cache avec un petit pas de danse)

CURINANCU.- (Troublé) Va-t'en Lautaro, qu'ils ne te trouvent pas!

LAUTARO.- Ma place est ici, à ton côté.

CURINANCU.- Fuis, mon fils...

(Arrivent effrayés une femme et un jeune homme qui se cachent dans les roseaux. Avec des cris sauvages, des indiens picunches sont descendus de l'estrade haute, leurs lances en arrêt. Lautaro se met devant Curinancu).

PICUNCHE.- Ceux de ce village sont prisonniers!

CURINANCU.- (Avec calme) Langage étrange sur des lèvres mapuches.

PICUNCHE.- Nous sommes des picunches des troupes de Michimalongo. Si tu ne veux pas perdre la vie, dis où se cachent tes fils.

CURINANCU.- (Il tente de protéger Lautaro) Il ne m'en reste qu'un, c'est presque un enfant. Il est fils d'"Ulmén" et ne sera ni traître ni esclave.

(Une musique solennelle annonce l'arrivée de Valdivia, apparaissent deux soldats espagnols sur les hauteurs, l'un porte un étendard avec l'image de l'apôtre Saint-Jacques, l'autre une arquebuse).

PICUNCHE.- Notre Capitaine Général... Don Pedro de Valdivia!

(L'entrée de Valdivia, soulignée par la musique, est solennelle; plus que de la peur, elle provoque la stupeur chez Curinancu et Lautaro. Valdivia regarde, en silence, puis avec un geste bref il fait un signe au picunche, indiquant Lautaro. Il se retire. Les soldats restent en haut).

PICUNCHE.- Il veut le gaillard pour le servir!

(Les deux picunches se ruent sur Lautaro pour le capturer, lui se défend comme une bête féroce, brandissant sa hache de combat. Curinancu le retient, lui enlève la hache, puis rejette les cordes que tiennent les picunches pour lui attacher les mains).

CURINANCU.- Non, fils, laisse la hache! (Voyant les cordes) Cà, jamais! Tu iras, mais sans liens. S'ils ~~le~~ en font un esclave, lui-même se donnera la mort! (Lautaro appuie sa joue avec une immense tendresse sur la main de son père, blessée par les lances des picunches. Curinancu lui parle avec tendresse:) Va, va avec eux.

Va,mon fils, les dieux ont choisi ton destin!

(Lautaro l'étreint. Puis il s'éloigne, il marche devant les picunches, monte à l'échelle. Ils disparaissent en haut avec les autres soldats).

CURINANCU.- Colipi! (Colipi se montre) Va chercher l'homme saint.

Celui qui sait voir l'invisible. (COLIPI SORT)(INVOQUE:) Pere, freres, peres de mes peres! ¿Qu'etes-vous devenus? Aigle des hauteurs, buses du coleil? En vain je regarde le ciel pour savoir si l'un de vous daigne baisser son vol!

(Entre Guacolda, effrayée)

GUACOLDA.- Petit-père, où est Lautaro?

COURIGNANCU Parti avec le chef étrager.

GOUACOLDA Lautaro captif?

COURIGNANCOU Non pas captif. (PAUSE) Avec l'aide des dieux, il se fera discret et marchera avec le pas silencieux du puma...et il apPrendra .

GUACOLDA Permets-moi d'aller avec lui!

COURIGN. La tendresse des femmes trouble l'esprit du guerrier. Il reviendra, ma fille.

GUAGOLDA (PLEURANT) Quand? Dans 3, 4 hivers? Je serais viellie par les pleurs...

COURIGN. Ainsi se comporte l'épouse d'un gerrier?

GOUACOLDA (SE REJOUIT ENTRE LES LARMES) L'épouse as-tu dit? (ELLE PLEURE DE NOUVEAU. Epouse et sans mari...(SE JETANT A TERRE) Laisse-moi pleurer toutes mes larmes, petit-pere! Car ce fils qui est le tien, en si peu de temps, a fait de moi la plus heureuse et la plus malheureuse des femmes! (ELLA SORT)

ENTRE LE MACHI,L'HOMME CONSACRE, AVEC SON HABIT D'APPARAT ET SON CULTRUN?SORTE DE TAMBOUR MAPOUCHE? SUIVI DE COLIPI)

COURIGN. Homme consacré, si-moi, que vois tu au loin?

(SUR ACCOMPAGNEMENT DE MUSIQUE ET CULTRUM, IL RECITE EXCECUTANT UNE SORTE DE DANSE RITUELLE PAR MOMENTS)

LE MACHI Muet, les yeux sans larmes, je vois ton fils, Lautaro
Il maudit l'exil qui coupe sa vie en deux
les bois vient a son secours, lui ouvre se clairieres
écarte son épaisseur
l'herbe amie, adhere a ses pieds.

CULTRUM,DANSE

Le regard fixe, va Lautaro, précedant les montures
Il fixe dnas ses pupilles le vol des aigles
et dans son coeur affligé, la douce senteur des bois

Ea haut les esprits tienne conseil:
le volcan tonne, en averse se déclanche
"Eaux du ciel, pleurez par mes yeux"
clame Lautaro, et lance son premir cri de guerre:
"Marrichi houeou...Jamais nous ne serons vaincus!
Marrichi-Houeou!

ENTRENT HOMME ET FEMME MAPOUCHE,LE SORCIER DANSE, ILS DISENT EN CHOEUR:

Et dans cette marche douloureuse,sans verser des larmes,
loin de son pere, son ame est une fleche déja lancée!
Peuple de Lautaro, écoute! Celui qui de sa terre
partit enfant,en foulant du pied le domaine étranger
ce fit homme...et guerrier!

LE MACHI.- Muet, les yeux secs, marche ton fils Lautaro.

Il maudit l'exil qui coupe sa vie en deux
Le bois vient à son aide,
il lui ouvre ses clairières, écarte son épaisseur
l'herbe haute adhère amoureusement à la plante de ses pieds.

Le regard fier marche Lautaro
précédant les montures ~~avec agilité~~.
Il fixe dans ses pupilles le vol ~~droit~~ des aigles
et dans son coeur affligé la douce odeur du bois.

En haut les esprits tiennent conseil:
le volcan tonne, une averse ~~drue tombe~~:
"Pleurez par mes yeux, eaux du ciel!"
clame Lautaro
et il lance ~~en l'air~~ son premier ~~cri guerrier~~.
"Marrichi hueu...! Jamais nous ne serons vaincus!
Marrichi hueu!

(Le sorcier se retire sur des pas de danse rituelle et la lumière tombe sur un côté où les deux qui auparavant sont venus se cacher, homme et femme mapuches, disent, en choeur:)

Et ainsi, dans une marche douloureuse, sans verser de larme
loin de son père, son âme est une flèche déjà lancée!
Peuple de Lautaro,
celui qui de sa terre partit enfant
en foulant le domaine étranger
~~se fit homme~~.
Et guerrier!

(La musique de fond augmente, lumière du côté opposé, vers la hutte).

Journée II

Scène 2

(Pendant que les deux sont sortis du choeur, Guacolda est déjà devant la hutte avec sa broderie, Curinancu l'appelle de l'intérieur, puis apparaît. Il est aveugle, marche avec difficulté, mais avec la même dignité).

CURINANCU.- Guacolda! Il n'y a toujours pas de nouvelles?

GUACOLDA.- (Tissant) Non. Les messages ne parlent pas de Lautaro.

CURINANCU.- Depuis qu'il est parti, l'hiver est revenu deux fois et m'a entraîné, [illegible], au pays des ombres. En vain, dans mon âme, je cherche la lumière perdue... S'ils ne parlent pas de mon fils, de quoi donc parlent les messages?

GUACOLDA.- (Taciturne) De guerre. (Il s'installe à terre à côté d'elle) On dit que la flèche ensanglantée circule entre les nôtres, et qu'il y aura conseil la nuit de la pleine lune.

CURINANCU.- Le Chef Valdivia est-il en sa ville de Concepcion?

GUACOLDA.- Il est dans ses lavoirs, tout près d'ici, cherchant de l'or. Des milliers de mapuches travaillent pour lui, soumis et maltraités.

COURIGNANC Pourquoi le veulent-il, l'or?

GOUACOLDA Ils l'envoient dans leur empire et reçoivent en échange...(ELLE ARRETE DE TISSER,SONGEUSE) tant de choses... des armes, des animaux et des objets que je ne saurais nommer, petit-pere.(S'ANIME) Des parures délicates (FAIT SEMBLANT DE S'EVENTER) comme des ailes de papillons que les femmes agitent dans la chaleur de midi. (ELLE MIME UN MIROIR DANS LE QUEL ELLE

se regarde) Et un disque d'eau dure qui reflète le visage mieux que la rivière...

CURINANCU.- (Après un silence) Ta voix se réjouit en décrivant de tels objets, Guacolda.

GUACOLDA.- (Se sentant prise en faute) Je ne les ai jamais vus, petit père, et je ne les désire pas. Je répète ce que j'entends dire.

COURIGN. C'est mieux ainsi: le mapouche ne doit pas désirer plus de ce dont il a besoin pour vivre, libre et en paix. (PAUSE) C'est dur d'atteindre la viellesse ayant perdu la foi. Je maudit de tout mon coeur cette inquiétude pour Lautaro.

GOUACOLDA Par elle tu vis, ne la maudis point. (LE CARRSSE) La foi, petit-pere, j'en ai, assez pour nous deux.

COURIGN. (ANGOISSE) J'étais un homme serein,ma fille. Mais aujourd'hui l'estupeur me désarme! C'est l'inconnue qui efrraie: les étrangers arrivent d'un monde impossible a imaginer. Ils sont cupides. Veulent tou posséder, la terres, les hommes. Et ils sont si cruels qu'ils ont cloué leur dieu sur des morceaux de bois.

GOUACOLDA Mais on les a vu s'humilier, s'agenouiller devant ce dieu mort! Il ne sont pas si grands, donc. Notre peuple ne s'incline devant persone, pas meme devant ces dieux.

COURIGNAN. Je le sais. Et ceci augmente ma crainte. Avant de se soumettre, ils se laisseront exterminer. Et les envahisseurs arrivent et arrivent, chaque fois en plus grand nombre...comme s'ils s'étaient épris de notre belle terre mapouche!

GUACOLDA Plus que de la terre, de l'or! Et l'or est une mauvaise cause: a quoi sert-il? Ça ne se mange pas, ça n'est pas fécond. C'est mort...et n'entraine que des malheurs. Pour l'or il s'entretuent. En revanche, notre cause est noble, et juste: vivre en paix sur la terre qu'ont habitée nos peres.

COURIGN. J'admire ta sagesse, Gouacolda.

GOUACOLDA (ELLE RIT) Ce sont TES paroles.

COURIGN. Alors, tu me les rends. Merci.(LA CARESSE PATERNELLEMENT) Tu as bien su les garder dans la cruche sacrée de ta mémoire.(ILS SORTENT TOUS LES DEUX)

(Séparation musicale)

(La musique change, la lumière baisse du côté de la hutte, et elle se concentre de l'autre côté où sont l'escalier et la structure métallique pour les scènes dans la maison de Valdivia, à Concepcion).

Scène 2

(Maison de Valdivia à Concepcion. En haut, deux soldats espagnols montent la garde avec leurs armes. Lautaro lustre une armure. Valdivia entre avec des cartes en parchemin. Action du côté gauche).

VALDIVIA.- (A Lautaro) Combien de chevaux as-tu compté avec tes lanières de cuir?

LAUTARO.- Je ne compte plus avec les noeuds. Il y en a cinquante sur tes terres.

VALDIVIA.- (Paternel) Et combien est-ce, cinquante?

LAUTARO.- (Avec une mimique) Cinq fois les doigts de mes deux mains.

VALDIVIA.- Approche-toi. (Il indique sur le parchemin) Sais-tu lire ce chiffre?

LAUTARO.- (Regardant) Cent. Ici, deux mille.

VALDIVIA.- Cà tient du miracle. (Content) Tu domines déjà notre langue, et si je n'y fais pas attention, tu liras les parchemins avant mes soldats. Il est vrai que je m'applique à t'enseigner. Mais sans mes efforts, tu apprendrais quand même.

LAUTARO C'est bien, ou c'est mal?

VALDIVIA.- C'est bien! Plus que comme écuyer, je te voudrais comme mon bras droit. Tu montes déjà à la perfection et tu domines les poulains sauvages. Tu seras capitaine de mes yanaconas. Qu'en dis-tu? (Il se tait) Tu parles deux langues, mais tu préfères le silence. Un jour, je t'enverrai en Espagne, que tu connaisses la grandeur du monde, l'infini des océans. Si notre ville rustique t'étonnem comment ne seras-tu pas ébloui de voir, que ce qu'ici te surprend, la-bas est chose commune et qui abonde. Si. Tu iras a la cour comme un message vivant: qu'ils sachent quelle race brave et éveillée affrontent leurs capitaines. Qu'en dis-tu?

LAUTARO J'irais...comme ton ennemi? Comme ton esclave?

VALDIVIA Esclave? Allons, mon fils...

LAUTARO (COUPANT) J'ai un pere. Et tu le connais.(LE REGARDE, AGRESSIF)

VALDIVIA.- C'est bien. Je t'appellerai Alonso, nom chrétien qui me plaît.

LAUTARO.- J'ai un nom: Lautaro. Et à moi il me plaît.

VALDIVIA.- Tu es têtu comme moi, et fier. Dois-je t'appeler ami? Car je te considère plus que l'indien de service.

LAUTARO.- Pourquoi les appelles-tu "indiens"?

VALDIVIA.- Comment dois-je les appeler?

LAUTARO Mapouches, en notre langue:mapou, terre, ches, gens. Gens de la terre.

VALDIVIA.- Vous êtes, en vérité, des américains. Natifs de ce nouveau continent. Quel changement sur les cartes avec les découvertes! Regarde (Il la lui montre), un tracé du monde. Dis-moi s'il n'est pas grand l'homme de nos temps, il n'y a pas de terre, d'île, de mer qu'il ne connaisse! (Lautaro observe avec INTERET) Vois comme le monde s'élargit a chaque nouvelle découverte. Tu commences a vivre. Moi, j'ai fait beaucoup de chemin...Il y a cinquante ans que je suis né, dans ma lointaine Extrémadure. Cinquante années, mieux vaudrait dire "années sans compte", si durement vécues. (PAUSE) Quel age as-tu?

LAUTARO (LUSTRANT L'ARMURE) Age d'homme, quand tu m'as pris avec toi.

VALDIVIA Tu aurais eu 16 ans. Et a present, 18. Bel age. A 18 ans je me suis engagé pour la guerre: Flandes fut ma premiere bataille. Ensuite, Pavie. C'est la que se sont forgé nos rudes capitaines. Et moi-meme. (PAUSE)Je te parlerai de ces batailles.(PAUSES) Ces hivers du sud m'ont rendu malade de mélancolie. Viens, prends le repas avec moi.

LAUTARO.- Tu es bon comme un père, mais... (Il se tait)

VALDIVIA.- (Avec tendresse) Allons-y, c'est un ordre: Viens manger.

LAUTARO.- Je ne peux pas, Valdivia.

VALDIVIA.- Qu'est-ce qui t'en empêche?

LAUTARO.- Le mapuche ne doit pas se retourner contre celui qui a mangé avec lui au même plat.

VALDIVIA.- Que veux-tu dire?

LAUTARO.- Un jour nous ne serons pas coude à coude dans la bataille. Nous serons face à face.

VALDIVIA.- Tu ne serais pas capable, de trahison!

LAUTARO.- Il n'y a aucun lien qui nous unisse, alors il n'y a pas de trahison.

VALDIVIA.- Je te ferai baptiser, ceci créera un lien. Tu seras chrétien comme moi. Qu'en dis-tu?

LAUTARO Encore une fois:non.

VALDIVIA Mais...tu as dit que je suis pour toi comme un père.

LAUTARO.- Mais il y a du sang de mon peuple sur tes mains.

VALDIVIA Toute guerre est cruelle, et sanglante! La peur fait plus de ravages chez les ennemis que les armes.(PAUSE) Mais aujourd'hui nous sommes en paix. J'ai un seul désir: une paix féconde. Nous perpéturons notre race, mêlant votre sang barbare mais vigoureux, à notre sang fatigué...Le roi m'offre des titres et des possessions en Espagne, mais je ne veux le servir que dans cette terre. Si belle...(SONGEUR) Nous forgerons un empire tout neuf, régi par des loix justes...Qu'ainsi paraisse le monde un nouveau-né! Je n'aurais de repos tant que la conquête sera affranchie. Et je te jure que je vais y reussir!

LAUTARO Comment le feras-tu? Au fil de l'épée?

VALDIVIA Et bien, oui! Aussi avec l'épée. Vous êtes têtus. Mais Nous, nous sommes doublement obstinés. (PAUSA) Quand le cacique Michimalongo est tombé sur la ville de Santiago, il n'a rien laissé debout! J'étais absent, alors. Et en voyan la ville détruite, je n'ai pu m'empêcher de pleurer! Puis, elle s'est relevée, plus grande et vigoureuse...Si tu les avais vus!...ers. Des hommes fatigués par l'âge, la faim, les blessures, s'ôtant le blé de la bouche, pour le semer. En haillons pliés sur le soc, la houe d'une main, l'arme prête à l'autre. Ils peuvent détruire mille fois nos villes, mille fois encore elles ressurgiront. Il reste à voir qui est le plus têtu. Ton peuple ou le mien. (PAUSE. S'APPROCHANT ,DECOURAGE,DE LAUTARO) Tu me laisse parler. Tu gardes silence. Et je m'emporte...et te parle défiant. Etrange lien, en vérité, celui qui nous sépare, et nous uni. (PAUSE) Je d is écrire au Roi d'Espagne. Va, appele mon sécrétaire. Non. Laisse, donc. J'irai moi-meme. L'air du soir me soulagera de cette mélancolie. (IL SORT)

Scène 3

(On entend la voix étouffée de Colipi proposant des pignons. On le voit ensuite arriver déguisé en femme. Il se dandine avec son panier, le visage couvert, il passe près des gardes qui n'y font pas attention).

COLIPI.- Pignons... Pignons... Indienne vendre pignons. (A Lautaro qui ne l'a pas encore regardé) Toi, indien, vouloir acheter? (Il rit)

(Lautaro qui regardait la carte entend un léger sifflement et le reconnaît. Il s'approche, amusé par la robe et les faux seins, le voile et les fleurs qui tombent sur le front).

LAUTARO **Tiens..c'est le rire de Colipi, le visage de Colipi, (RELEVANT SA JUPE) les fortes jambes de Colipi...**

COLIPI.- (Lui donnant une tape d'un geste coquet) Indien audacieux. Qu'a-t-il de bizarre? C'est la mère, la tante de Colipi. (S'écartant avec lui dans un endroit où les gardes ne puissent les voir, ils se saluent en s'entrelaçant les doigts des mains.) **Ce que j'ai eu du mal a te trouver,mon gars! Tes 10 doigts dans mes 10 doigts, marri-marri,frere. Je ne pensais pas que tu étais si près.**

LAUTARO.- N'ouvre pas la bouche. Personne ne doit savoir que je suis à Concepcion.

COLIPI.- Ils ne supportent déjà plus l'inquiétude.

LAUTARO.- Qui?

COLIPI.- Deux yeux ardents. Et d'autres, qui ne voient plus la lumière!

LAUTARO.- Mon père est aveugle!

COLIPI.- Mais il t'attend avec anxiété. Alors, que dois-je leur dire?

LAUTARO.- Qu'ils ne s'inquètent pas. Et que tu ne m'as pas vu!

COLIPI Ce n'est pas toi qu'on assaille de questions:"Dis, nous quelque chose, Colipi, tu sais, Colipi..." (AVEC UN AIR COMIQUE) Tu crois qu'ils se contenteront d'un "Je ne l'ai pas trouvé, mais il vous prie de ne point vous inquiéter..."?

LAUTARO Alors,ne dis riens. Quand la lune décroîtra, reviens me voir. Je te promets un long message avant de partir avec Valdivia, vers le Nord.

COLIPI.- (S'apprêtant à sortir) Je n'y manquerai pas! (Apparaissent derrière les espagnols).

LAUTARO.- Fais attention à toi, frè... soeur! (Ils rient)

COLIPI.- (Aux soldats) Pignons! Indienne vendre bons pignons!

UN ESPAGNOL.- Eh, toi, viens là. (Colipi fait un jeu de coquetterie, présentant son panier).

COLIPI.- Pignons?

(En se moquant, les deux espagnols lancent en l'air Colipi et le pelotent, pendant qu'il se débat avec des cris perçants).

ESPAGNOL 2.- Laisse... c'est de la viande dure...

(Les trois sont sortis. Lautaro observe amusé et reprend son travail de lustrage. Entre Valdivia, suivi du secrétaire qui porte un écritoire avec parchemin, plume et encrier, fixé dessus)

VALDIVIA Il est temps de co signer par écrit quelques faits. (AVEC MELANCOLIE) Nos mémoires! La meilleure distraction pour quelq'un qui entre dans son propre hiver.

SECRETAIRE.- Votre Seigneurie vit ses meilleures années. Et que Dieu lui en donne beaucoup d'autres!

VALDIVIA.- Aujourd'hui ~~elles~~ les années me pèsent (Il change d'attitude en commençant à dicter). Dis que cette terre est telle qu'il n'y en a pas de meilleure au monde. (Pause) Je le dis parce qu'elle est plane, saine, et de grande satisfaction. Le soleil y est si beau, même pendant les mois d'hiver, qu'un homme peut y rester toute la journée, sans être importuné. (Pause) Enfin, dis que cette terre est telle que, pour s'y perpétuer, aucune ne l'égale. (Avec animation) Abondante en prairies et semailles. Et avec de quoi élever toutes sortes d'animaux. (Pause. Regardant Lautaro, s'éloignant du secrétaire qui arrête d'écrire). Ceci je le dis pour la vallée de l'Aconcagua. Celui qui naît dans des terres arides ne peut que s'éblouir devant ~~tant d'élégance~~ de telles de merveilles. On dirait que Dieu a créé ces régions exprès, afin d'avoir toujours tout à portée de main.

SECRETAIRE.- Vous dictez... Don Pedro?

VALDIVIA.- Non, attends. (A Lautaro) Au nord du (fleuve) Maule, peut-être à cause de la douceur du climat, les gens sont pacifiques et dociles. Mais ici sur le Bio-Bio, bien que règne la paix, l'air sent la rebellion! (Lautaro évite son regard) Le climat est hostile. Mais le paysage doublement beau! (Au secrétaire) Dis, que depuis la traversée du fleuve Bio-Bio, nous avons compris que nos devions affronter un peuple différent, bien qu'ils parlent la meme langue. On les appelle "Auracans". Ils sont rebelles, féroces. Ils se lancent au combat en quantités infinies. Et

avec tan d' impétuosité, et tan de force, qu'on n'a jamais vu gens lutter pareillement! (REGARDE LAUTARO qui feint de se concentrer sur son travail) Ils défient la mort. Et ils supportent la douleur avec une telle indifférence, qu'on dirait qu'ils ne la sentent pas. (Après un silence, au secrétaire) C'est tout.(LUI FAIT SIGNE DE LA MAIN POUR FINIR)

SECRETAIRE.- Vous êtes pâle, Monsieur. Peut-être en dictant, le souvenir de l'Espagne...

VALDIVIA.- Aujourd'hui plus que jamais, elle me manque.

SECRETAIRE.- C'est naturel, c'est votre anniversaire. Laissez-moi vous distraire. Je vais chercher du vin. (La musique reprend peu à peu au loin) Les musiciens se préparent. Et la dame que vous savez...(IL LUI SOURIT) voudrait vous feter avec des chants et des danses d 'Espagne. (IL SORT)

VALDIVIA.- (S'approchant de Lautaro et prenant l'armure) Tu as fini de polir. Maintenant on voit les fines arabesques. Forgée par des artisans de Tolède. Ici, vous ne connaissez pas le travail des métaux. Les incas sont de ~~bons~~ excellents orfèvres. (Il frappe du doigt sur l'armure) Contre le métal se cassent les pointes de bois des lances et des flèches. Apprends que l'arme qui défend importe tou autant que l'arme qui attaque. Tu porteras une cuirasse comme celle-ci le jour ou tu seras le capitaine de mes yanaconas. J'ai une grande affection pour toi, mon fils, Alonso, ami...ou comme je doive t'appeler.

LAUTARO Appelle-moi Lautaro: moi je t'apelle Valdivia.

VALDIVIA.- (Souriant) Ne me diras-tu jamais "don" Pedro?

LAUTARO.- Tu dis que nous sommes égaux.

VALDIVIA - Ta race, comme la mienne est noble. Mais nous ne sommes pas égaux en age. Ni en rang. Le "don" j'ai du le gagner. Bien qu'ici beaucoup me le refusent: j'ai plus d'un ennemi. L'or et le pouvoir rendent l'homme cupide. Mais j'ai confiance en toi!

LAUTARO.- En moi, ton prisonnier?

VALDIVIA.- Tu es libre.

LAUTARO.- Tu ordonnes, j'obéis.

VALDIVIA.- Tu travailles pour moi, mille fois têtu!

LAUTARO.- Le joug est doux, mais C'EST un joug.

VALDIVIA S'il te dérange, pourquoi ne pas t'enfouir?

LAUTARO.- (Après un silence) Un jour je devrai le faire, Valdivia.

VALDIVIA.- Tu m'étonnes. Il n'y a pas d'oreilles comme les tiennes pour mes discours, et il y a de la douceur dans tes yeux quand tu n'y fais pas attention. Pourquoi m'agresses-tu en paroles?

(Entre dona Sol, maîtresse de Valdivia. C'est une femme jeune et belle).

DONA SOL.- Que ce nouvel anniversaire vous apporte grande chance et bonheur!

VALDIVIA.- Bienvenue, dona Sol. (Il s'incline et lui baise la main)

(Lautaro se retire avec l'armure; en passant près de dona Sol, il la regarde avec une certaine agressivité).

DONA SOL.- (Avec un geste du côté de Lautaro) Cet indien, Alonso, je n'aime pas la manière dont il vous regarde.

VALDIVIA.- Je l'apprécie beaucoup. Et il me le rend bien.

DONIA SOL -Pardonnez, Monsieur, mais votre noblesse vous aveugle. Vous attribuez aus autres vos sentiments. Ou peut-etre vous lui vouez, n'ayant pas de fils, trop d'affection.

VALDIVIA.- Pourquoi cela vous préoccupe-t-il?

DONA SOL.- Votre confesseur dit que ces barbares n'ont pas une âme comme les chrétiens. Que ce sont des bestioles, puisqu'il leur manque la lumière de Dieu. Des gens sans discernement et capables de trahison.

VALDIVIA.- (Amer) Les nôtres ne le sont-ils pas aussi? La trahison, ne l'ai-je pas soufferte, moi-même?

DONA SOL.- C'est vrai. Mais le confesseur a tout de même raison sur un point: il ne faut pas leur faire confiance. Peut-etre il est ici pour espionner.

VALDIVIA Pas possible: il était tout enfant quand je l'ai amené.

DONIA SOL - Mon oncle, celui de Tolede, éleva un lionceau de montagne, seigneur. Il le nourrit de sa main. Mais il grandit rebelle, refrogné. Mon oncle ne perdit pas confiance."Ce sont des animaux nobles", disait-il.

VALDIVIA.- ~~Ainsi est~~ Tel mon Alonso! Rebelle, renfrogné, mais noble.

DONA SOL.- En grandissant, la bête sauvage montra des canines aiguisées. Nous priâmes instamment mon oncle de le ramener dans la montagne. Il ne put le faire: ils s'aimaient.

VALDIVIA.- Il était apprivoisé.

DONA SOL.- On n'apprivoise jamais complètement les bêtes sauvages, Monseigneur.

VALDIVIA.- Vous m'inquiétez, dona Sol. Comment se termine votre histoire?

DONA SOL.- Mal. La bête sauvage lui donna un jour un tel coup de griffe que pour peu elle le massacrait. Il fallut la sacrifier: elle connaissait déjà le chemin de sa maison.

VALDIVIA.- Votre récit est-il vrai, ou le dîtes-vous pour m'effrayer?

DONA SOL. Pardonnez-moi; j'exagère mes craintes à cause... de l'estime que je vous porte. (Des hommes se sont rapprochés) Votre célébration commence, Monseigneur. Profitons du bal.

(Le danseur exécute une danse populaire de l'époque, accompagné de grelots et de castagnettes, encouragé par l'assistance. On sert du vin. Un homme joue de la guitare espagnole. Les autres l'accompagnent avec la paume de la main. La lumière s'obscurcit lentement jusqu'au noir. Ils s'arrêtent en entendant une musique mapuche qui se superpose à la musique de la fête).

Noir.

Scène 4

(Des indiens traînent des sacs au fond. Lautaro et Colipi, cette fois sans déguisement, entrent du côté gauche au moment où se rallume la lumière. Ils se saluent en s'entrecroisant les doigts de la main).

COLIPI.- Tes dix doigts dans mes dix doigts, frère! La lune décroît et tu me trouves ici. Mais avant d'écouter ton message (Pause) j'ai quelque chose de très douloureux pour toi! L'Honorable Courignancou est mort.(Lautaro accuse le choc, et se retourne pour cacher sa douleur) Ton père est avec les esprits du ciel, (Voyant Lautaro profondément affecté, il essaie de détourner son attention): Il repose dans le tronc vidé du chêne qui a grandi avec lui à côté de sa hutte. Les ateurs funèbres ont parlé 3 jours et 3 nuits.C'est Gouacolda qui a laissé qui a laissé pres de luis la cruche avec le maïs,sa lance, et le feu dont il aura besoinsquand son ame partira vers les confins.(LAUTARO NE REAGIT POINT) Allons,mon gars,courage! Et accomplis ta mission, car j'ai déja annoncé ton long message...

LAUTARO.- (Sombre, sans se retourner) Il n'y aura pas de message, Colipi.

COLIPI.- Que dis-tu?

LAUTARO.- Je comptais les jours pour retrouver mon père (Pause). Je suis perdu. Sans son conseil, je ne vaux rien!

COLIPI.- Courage, Lautaro. Pense que c'est naturel: tous les jours naissent des enfants et meurent des anciens.

LAUTARO.- Mais pourquoi mon père!

COLIPI.- Ah! Tu ne penses qu'à lui. Il y en a beaucoup qui ont besoin de toi. Et tu oublies qu'il y a une femme qui se meurt à t'attendre.

LAUTARO.- (Tranquillement) ~~Tu~~ Dis lui ~~dires~~ que je pense ~~beaucoup~~ à elle.

COLIPI.- Mais elle voudra savoir si tu reviens bientôt... ou jamais!

LAUTARO.- (Enervé) Tu sais que je reviendrai.

COLIPI.- Quand?

LAUTARO.- Avant que la guerre ne commence. Valdivia veut me mettre à la tête de ses troupes de yanaconas.

COLIPI.- (Avec intention) On dit qu'il t'apprécie beaucoup. Et que toi, tu le sers comme personne.

LAUTARO.- (Brusque) Qui le dit? (Furieux, il le secoue avec agressivité).

COLIPI.- (En riant) Les oiseaux... qui me racontent les secrets! (Lautaro cède à sa douleur et se jette dans les bras de Colipi qui le réconforte).

LAUTARO.- Je n'ai pas oublié ce pour quoi je suis ~~venu~~: ~~Voici~~ mon message! Et maintenant, va-t'en! On vient. ~~Nous sommes en train de faire~~ les préparatifs pour le voyage à Santiago. (On entend des pas et des voix. Colipi sort rapidement).

(Mouvements de soldats; entrent Valdivia et dona Sol. Lautaro reste d'un côté, occupé).

DONA SOL.- Je vous en prie, Monsieur! Si vous l'emmenez, permettez que moi aussi je vous accompagne! (Elle se tait en voyant Lautaro)

VALDIVIA.- (Souriant) Tant de jalousie me flatte, chère dona Sol. De plus, il n'y a aucun motif d'alarme. (Appelant Lautaro) Viens ici. (Elle lui demande par geste de ne pas faire allusion à ce qu'elle a dit) (A Lautaro): Dis-moi: Tout est-il prêt pour le voyage?

LAUTARO.- (Taciturne) Comme tu l'as ordonné. (Il s'apprête à se retirer).

VALDIVIA -Attends.(DESIGNAT D.SOL) La femme que j'aime me prie de ne pas t'emmener avec moi a Santiago.
D.SOL -(SUPPLIANT) ,Seigneur..ne dites
VALDIVIA -Laissez-moi. (A LAUTARO) Donia Sol craint pour ma vie (AVEC MALICE) ne pouvant surveiller mon sommeil...Elle se méfie de toi pour quelque chose de faux qu'elle a crut voir dans yeux. Allons, regardeOla en face. Qu'elle sache que tu n'as rien a cacher. (PAUSA) Pourquoi te détournes-tu?

LAUTARO.- J'obéis à tes ordres pendant le travail, Valdivia. Pas quand tu dis où je dois regarder.

VALDIVIA.- (Content) Vous voyez que ce n'est pas un traître, mais çà oui un rebelle! Il n'y a pas de duplicité dans son caractère. Et s'il vous faut une meilleure preuve: (Il tend sa dague a Lautaro) Nettoie ma dague et aiguise bien sa lame! Quand nous serons seuls, et moi endormi, tu pourras la plonger dans ma gorge!

DONA SOL.- Monsieur, je vous en supplie! Pourquoi le défier?

VALDIVIA.- Alors, laissez vos craintes. Et toi, réponds avec droiture, Lautaro - et note que je t'appelle par ton [illegible] nom [illegible]: serais-tu capable de lever ton bras sur moi?

LAUTARO -Mon bras, jamais! Biens que tu soies mon ennemi. (PAUSE) Parceque tu ES mon ennemi.)

VALDIVIA -Voyez donia Sol: avec quelle franchise, avec quelle passion répond-il. Gardez la dague, elle est a toi. (S'ELOIGNE AVEC DONIA SOL)

Scène 5

(Lautaro est en scène, isolé par une lumière. On entend un battement qui augmente, c'est un cultrùn, qui s'entend doucement au début. Une lumière irréelle le baigne).

LAUTARO.- Cacique Curinancu! Tu n'habites déjà plus ce monde? (Pause) Le batelier t'a-t-il vu pour t'emmener vers les confins? Es-tu parmi les esprits? (Il regarde la terre, déprimé). Ou es-tu resté muet et aveugle dans le bateau étroit de ta sépulture? Le maïs mourra-t-il dans la cruche? Le feu s'éteindra-t-il? Et les vers de la terre devoreront la lance de bambou?

(Il se déplace, angoissé. Il lève ses yeux en larmes).

Et ton ame, Courignancou, est-elle disparu a jamais et je ne parle qu'a ma propre douleur? (SILENCE) Les étrangers disent que nos croyances sont fausses. Que n'existent pas notre Chao-Guenechén ni les esprits qui veillent sur nous. Que leur Dieu est le seul vrai, que sans lui il n'y a pas de salut. (Changement) Parle-moi, Curinancu! Parle-moi avec la voix du tonnerre! (Il attend un moment, suppliant) Daigne me parler! Veux-tu que la douleur me tue?

(Se calmant apres un long silence) J'ai accomplit la mission que, sans me le dire, tu m'as assignée: veiller jour et nuit pour mieux connaitre ces étrengers. J'ai appris qu'ils ne sont point invincibles, qu'ils peinent et se fatiguent comme nous, qu'ils sont quarelleurs et entre eux se trahissent. Leur saul avantage est leur SAVOIR! (Enervé soudain) Pourquoi mes levres ne se sont-elles pas ouvertes pour envoyer un message aux miens, leur disant ce que j'ai appris? (Pause) Peut-être leur Dieu est-il plus puissant que le nôtre et m'a-t-il laissé muet. (Après une longue pause) Depuis tout enfant tu m'as appris à être loyal, à ne pas mentir ni à commettre de trahison. (Avec passion) Regarde-moi maintenant! Tu ne comprends pas? Si je suis loyal envers Valdivia, je trahis mon peuple! Si je suis loyal envers mon peuple, je devrai mordre la main de celui qui jour après jour m'a donné la nourriture... et la tendresse. (Pause) Il aime notre terre, respecte notre race, rêve d'un empire nouveau, de lois justes que nous devrons former unis. (Pause) Mon peuple veut sa mort. Et moi... (Contenant son émotion) je l'aime comme un autre ~~deuxième~~ père!

(Tonnerre. Lautaro tombe à l'arrière comme foudroyé. Apparaît une lumière. Il se lève ensuite, et cherche. Entre les ombres, en hauteur, apparaît le visage de Curinancu; il a l'air serein, souriant. Lautaro ne l'a pas vu, et bouge, inquiété par le tonnerre).

(Commence une musique de fond très douce, qui continue, toujours très douce).

CURINANCU.- Lautaro.

LAUTARO.- (Toujours à terre sans le voir) Qui m'appelle? Quelle douce voix! C'est un bon ami qui prend la voix de mon père pour me réconforter?

CURINANCU.- C'est moi, Curinancu.

LAUTARO.- (Il cherche et fixe les yeux sur une lumière forte d'un côté, qui le regarde symboliquement). Tu es en vie! (Il reste calme, la voix étranglée par l'émotion).

CURINANCU.- Une vie trompeuse que me prête ton rève pour un instant. Parle, Lautaro!

LAUTARO.- (Avec des larmes, vers la lumière) Ta présence me remplit de joie... ta présence me remplit de joie! (Reprenant le contrôle de ses sentiments, assis par terre, il lui parle) Si c'est ta pensée qui me rend visite, dis-moi vite: A qui dois-je donner raison, à Valdivia ou à mon peuple?

CURINANCU.- Chacun a ses raisons: celles de ton peuple ne sont pas bonnes pour Valdivia. Celles de Valdivia ne sont pas bonnes pour ton peuple.

LAUTARO.- Je le sais, père. C'est pour cela que mon âme est divisée!

CURINANCU.- Alors, réponds: Qui sont ceux qui se fatiguent dans les encomiendas, les lavoirs d'or, ceux qui sont châtiés s'ils tentent de fuir? Les étrangers ou les nôtres?

LAUTARO.- Les nôtres, père, sont ceux qui se fatiguent et meurent!

CURINANCU.- Quels sont ceux qui sont venus s'approprier notre terre et nous imposer leurs lois?

LAUTARO.- Les étrangers!

CURINANCU.- Qui les dirige, qui les guide?

LAUTARO.- (Avec douleur) Valdivia.

CURINANCU.- Quand ils emmènent chez eux nos femmes, servent-elles ou sont-elles servies?

LAUTARO.- Elles servent. Et elles reçoivent les pires traitements.

CURINANCU.- Et nos frères soumis, lorsqu'ils retournent leurs armes contre leur propre race, font-ils bien ou font-ils mal?

LAUTARO.- Ils sont aveugles, père!

CURINANCU.- Et qui emporte l'or qui nous coûte tant de douleur?

LAUTARO.- L'étranger, pour mieux nous plier! Pardonne-moi, père: aveuglé par l'affection et la science de Valdivia, j'étais sur le point de l'oublier!

COURIGNANCOU -Mon fils, va retrouver les miens, et montre-leur le chemin! Que notre dieu Chao NGuechen, père de notre race te protège! Ton âme est purifiée.

(La lumière qui éclaire le visage de Curinancu baisse peu à peu. Lautaro désespéré va d'un côté à l'autre, cherchant avec passion, et lui crie):

LAUTARO.- A toi, Curinancu, qui demeures parmi les esprits, je te jure que le chef étranger Valdivia doit mourir! Avec douleur je le dis, mort je le veux... Mais, par mon bras, jamais! (Il lève LA DAGUE) Par ta dague, Valdivia, je te jure, que je n'ai point menti! (Commencent quelques mesures de musique au son du cultrùn, il commence à bouger comme dans une danse rituelle, il bouge sur place en criant, la dague en l'air) Mort je le veux... mort je le veux pour que mon peuple vive en paix!

Noir.

(Musique de séparation. La partie centrale de la scène et le côté espagnol restent dans l'ombre, pendant que la lumière tombe sur la hutte d'où sortiront Colipi et ensuite Guacolda quand s'arrêtera la musique).

Journée III

Scène 1

(Guacolda et Colipi dans la hutte).

GUACOLDA.- Tu mens, Colipi!

COLIPI.- Allons, petite: tu accordes du crédit aux mauvaises nouvelles et pas aux bonnes.

GUACOLDA.- Répète-le!

COLIPI.- Lautaro est revenu: la meilleure preuve qu'il arrive est que je m'en vais. (Il sort rapidement avec une pirouette)

GUACOLDA.- Attends. Comment suis-je? (Douce musique de fond). Comment vais-je lui paraître? (Elle se déplace comme en rêve) Se souviendra-t-il de mon visage? (Elle arrange ses vêtements et ses cheveux).

(Dans le haut apparaît Lautaro. "Cancion del Sur" de Los Jaivas. Musique instrumentale et deux strophes. Entre les strophes chantées vont les répliques suivantes):

Con toda el alma, dulzura mia
como una luna por la garganta
quiere salir, quiere brotar,
como cancion, tanta ansiedad
como el murmullo, también se va

Avec toute mon âme, ma douce
comme une lune par la gorge
tant d'angoisse veut sortir,
veut pousser,
comme une chanson, comme le murmure
s'en va aussi

LAUTARO.- Combien de fois je me suis vu, à distance, te prendre les mains... approcher ton corps du mien... ma Bien-aimée.

GUACOLDA.- (A voix presque secrète) Mon Bien-aimé. (Ils se rapprochent lentement).

LAUTARO.- Odeur de rivière, ~~odeur~~ senteur de/ja forêt, Guacolda... belle femme!

GUACOLDA.- Lautaro.

LAUTARO.- (Il saute en-bas et la prend dans ses bras avec joie) J'ai retrouvé tout ce que j'avais perdu! (Il la soulève).

GUACOLDA.- (Surprise, elle rit) Que fais-tu?

LAUTARO.- ~~Je respecte~~ j'accomplis le rite: je t'enlève pour pouvoir t'appeler épouse. (Il commence à tourner en rond avec elle dans ses bras).

GUACOLDA.- Tu me dérobes de la hutte du petit père pour m'y ramener?

LAUTARO.- (Toujours avec elle dans ses bras) C'est ainsi. (Il la pose à terre)(C'est accompli) Tu es déjà mon épouse, Guacolda.

GUACOLDA.- Tu es mon mon époux, Lautaro.

Siento el arrullo de tu calor
noches y luces traen la voz
del firmamento
la cordillera alta espera
sobre las nubes, o en el aliento
sobre las nubes, o en el aliento

Je sens le bercement de ta chaleur
les nuits et les lumières apportent la voix
du firmament
la cordillère attend, haute,
au-dessus des nuages, ou dans le souffle
au-dessus des nuages, ou dans le souffle

(La danse continue un moment dans une chorégraphie mi-primitive mi-actuelle qui symbolise la consommation de l'amour, fondée sur les mouvements des oiseaux, le mâle tournant autour de la femelle, etc.)

Noir.

(Au retour de la lumière, ils sont là où ils sont restés à la fin de la danse, assis sur le sol, Lautaro paraît préoccupé).

GUACOLDA.- Tu penses à lui? (Il acquiesse) Il n'est pas absent. Il doit être en train de tourner autour de nous sous la forme d'une guêpe... ou d'un aiglon. Oui! Curinancu: aigle noir... de haut vol. Bientôt ~~il doit te parler~~ dans les paroles du feu, ou ~~dans le~~ tonnerre...

LAUTARO.- (Lui coupant la parole) Il m'a déjà parlé. (Comme pour lui-même) Un rêve pesant m'a assailli en plein jour... (Changeant, énergique) Il faut que j'aille à l'enceinte du Conseil. Je me présenterai devant Colocolo.

GUACOLDA.- (Elle se lève, nerveuse) Comment? Tu veux me laisser si tôt?

LAUTARO.- (La caressant) Il faudra que tu sois patiente. Ton époux n'appartient plus à toi ni à lui. même

GUACOLDA.- C'est que... il est trop tard: le toqui, le chef de guerre, est déjà choisi. (Il la regarde incrédule) ~~C'est~~ Colipi ~~qui~~ me l'a dit.

LAUTARO.- (Il réagit, dynamique) Colipi... où est Colipi?

(Colipi surgit d'un coup)

COLIPI.- Tu m'appelais, frère? Je n'étais pas loin, mais çà oui, invisible! (Il rit) (Sérieux) En vérité, Colocolo a déjà son chef de guerre. Mais ils n'ont personne pour les guider. Sans le savoir, il t'attend!

LAUTARO.- ~~Mène~~ Conduis-moi à lui! (Colocolo)

GUACOLDA.- (Elle se jette dans les bras de Lautaro) Il est si jeune! Qui voudra l'écouter?

COLIPI.- Allons, la jeune mariée veut retenir l'époux. Je ne l'accuse pas! Prends-la dans tes bras, garçon. Ils festoient dans la clairière, et tu sais comme boivent et s'enivrent ces gloutons. (A elle) Donne-moi quelque chose pour me mouiller le gosier et je te raconterai ce qui s'est passé.

(Guacolda se déplace et lui apporte à boire).

LAUTARO.- (Impatient) Et bien?

COLIPI.- Colocolo a planté en terre la lance et la flèche avec la pointe ensanglantée: "la terre réclame vengeance - a-t-il dit - les guerriers qui sont morts ne sont pas morts en vain!" Et la rivalité a commencé; pour peu ils se tuent entre eux! C'est ainsi que Colocolo a ordonné que la compétition se fasse en chargeant un arbre sur les épaules. (Il boit) Ce que mes yeux ont vu! (Il rit).

LAUTARO.- Dis: qui a gagné la compétition?

COLIPI.- (Feignant d'être offensé) Tu prétends que je raconte en deux mots ce que j'ai mis trois jours à savoir? (Il rit) Je me presserai. (Il raconte avec une vitesse excessive) Cayupil est parti, Ongolmo l'a suivi, ils ont résisté un après-midi et une nuit. Ensuite, Tucapel est entré, il les a battu tous les deux d'une matinée entière. Lincoya est arrivé, a battu Tucapel, et déjà chantait victoire quand a surgi, personne ne sait d'où, Caupolicàn! Cet homme qui est deux fois large comme moi et a deux fois ma stature. Il a levé ce tronc énorme comme on lève une plume... (Il boit et rit, jouissant de sa propre histoire).

GUACOLDA.- (Nerveuse) Mais dis-nous. Combien de temps a résisté Caupolicàn?

COLIPI.- Trois jours et leurs trois nuits! Il se déplaçait avec ce poids, prenait la nourriture, il a même dormi avec l'arbre sur le dos. Ensuite il l'a lancé au loin, comme s'il disait "Je pourrais recommencer!" Ah, fanfarons incorrigibles.

LAUTARO.- Et alors?

COLIPI.- (Se levant, avec agilité) Il a été nommé toqui, chef de guerre, mais les oiseaux m'ont dit qu'ils attendent encore le grand chef qui doit les guider.

LAUTARO.- (Il s'est levé) Allons, Colipi. (Guacolda fond en larmes) Qu'est-ce qui se passe? Tu continues à être une petite fille pleurnicharde! (Il la caresse, en lui souriant) Petite mère... je serai bientôt de retour.

(Les trois sortent).

Scène 2

(Musique mapuche ad hoc. Entre le machi, le sorcier guérisseur en tenue d'apparat, qui se déplace sur une danse rituelle, puis il récite, en s'accompagnant par moments avec le cultrùn).

LE SORCIER.- Les présences invisibles des morts
renaissent à chaque printemps
comme le fruit de la graine.
Nos pères nous parlent
dans leur douce langue
dans tout ce qui tremble, vole
et s'agite.
Indivisible est le destin
du mapuche et de sa terre!

Meli-huitran-mapu
terre des quatre coins
Meli-huitran-mapu
Mapu, mapu,
terre sacrée des quatre coins!

(Courte danse, pendant qu'il se retire. Lumière du côté droit -vers la hutte- où sont déjà entrés Colocolo et ses trois conseillers).

Scène 3

(Colocolo et ses trois conseillers; ils portent de longs ponchos, des masques de cérémonie en bois. Ils sont assis sur le sol. Colocolo, cacique âgé, n'a pas de masque. Les conseillers se l'enlèvent à l'entrée de Lautaro. Entrent deux mapuches, gardiens de l'enceinte, qui amènent Lautaro. Ils le retiennent avec leurs lances pour qu'il ne s'approche pas des anciens).

GARDE 1.- Honorables, nous avons trouvé ce gaillard dans l'enceinte sacrée! (Les gardes s'écartent, laissant Lautaro face aux anciens).

CONSEILLER 1.- Grave faute!

CONSEILLER 2.- Ne connais-tu pas la règle? Personne ne peut fouler cette terre durant la cérémonie.

COLOCOLO.- Qui es-tu? (Pause) Nomme-toi.

LAUTARO.- Je suis Lautaro. Fils de Curinancu.

COLOCOLO.- Pourquoi es-tu entré dans l'enceinte?

LAUTARO.- Mon père m'envoie.

COLOCOLO.- Le cacique Curinancu ~~est déjà dans~~ habite les hauteurs.

LAUTARO.- (Humblement) Vénérable Colocolo, mon père, en songe, m'a ordonné... (Il les regarde et hésite, terrorisé).

COLOCOLO.- Que t'a ordonné l'esprit du vénérable Curinancu?

LAUTARO.- (La voix ferme) De guider mon peuple dans la guerre qui s'approche.

(Les trois conseillers, scandalisés, parlent avec précipitation).

CONSEILLER 1.- Guider son peuple! Quel ~~toupet~~ présomptueux!

CONSEILLER 2.- A peine a-t-il laissé les jupons de sa mère que les étrangers l'ont emmené, et maintenant il veut nous guider!

CONSEILLER 3.- On raconte qu'il a servi Valdivia avec fidélité. ~~Il n'y a~~ Aucun doute ~~que~~ c'est un ~~de ses~~ espions! Sans

CONSEILLER 1.- Un renégat!

LAUTARO.- Les vénérables m'offensent ~~profondément~~ si.

CONSEILLER 1.- Chassez-le hors de l'enceinte. (Les gardes vont l'emmener, Colocolo les retient d'un geste).

COLOCOLO.- Sais-tu que la trahison est punie de mort?

LAUTARO.- Je le sais.

CONSEILLER 2.- (A Colocolo) Il n'y a aucune preuve de sa sincérité.

CONSEILLER 1.- Nous n'avons pas reçu l'annonce. N'importe qui peut dire que l'esprit d'un mort l'envoie.

CONSEILLER 3.- Son père ne s'est pas manifesté à nous.

COLOCOLO.- Honorables. Curinancu m'a recommandé son fils avant de mourir. Pourquoi ne pas le mettre à l'épreuve?

CONSEILLER 3.- Ce serait perdre notre temps.

CONSEILLER 1.- (Se moquant) Oui: envoie chercher l'arbre qu'a porté Caupolicàn. Regardez ses épaules!

COLOCOLO.- Assez. Ce n'est pas la force ou la faiblesse du corps qu'il faut prouver, sinon son agilité d'esprit. Lautaro: tu devras mesurer ta sagesse à celle de mes conseillers. Parce que... tu as le don de la parole... n'est-ce pas ~~vrai~~?

LAUTARO.- ~~Je n'ai pas ce don~~. Je n'ai pas été initié comme vous à l'art de la joute oratoire.

CONSEILLER 1.- Il se déclare vaincu d'avance! La sagesse se mesure seulement avec la parole. Les étrangers ne t'ont-ils pas appris à faire des discours?

CONSEILLER 3.- Un chef suprême doit être capable de pratiquer l'éloquence de la même façon que Caupolicàn a porté le tronc d'arbre: trois jours et trois nuits.

COLOCOLO.- Tu l'as entendu.

LAUTARO.- (Hésitant) Moi, je dis qu'on ne gagne pas des batailles avec de grands discours. (Les conseillers se regardent, déconcertés).

COLOCOLO.- C'est une réponse qui dénote du bon sens. Mais le bon sens n'est pas suffisant ~~pour gagner les batailles. Bien~~. Commençons. La première question est: Que faut-il pour gagner une bataille? (Il indique tour à tour ses conseillers).

CONSEILLER 1.- La force, et la résistance des guerriers.

CONSEILLER 2.- Se jeter dans la bataille prêt à mourir.

CONSEILLER 3.- Ce qui a déjà été dit, plus l'aide des Dieux.

COLOCOLO.- Cà suffit avec çà?

LAUTARO.- Non, çà ne suffit pas.

CONSEILLER 3.- Allons. Que faudrait-il ~~préciser en plus?~~ encore ajouter

LAUTARO.- Ce que le chef étranger appelle la "tactique". (Ils murmurent le mot entre eux avec étonnement). Tactique guerrière.

CONSEILLER 2.- Jamais nous n'avons entendu pareille chose.

CONSEILLER 1.- Parle de manière qu'on te comprenne.

CONSEILLER 3.- Dis-le en langue mapuche!

LAUTARO.- Ce mot n'existe pas dans notre langue (Silence).

CONSEILLER 1.- Il se moque de nous, (Lonko.) Nous pouvons difficilement utiliser dans la bataille quelque chose qui n'existe même pas dans notre langue! grand seigneur

LAUTARO.- Le mot "cheval" existe-t-il dans notre langue? Est-ce que pour autant les chevaux n'existent pas? Les mapuches ne peuvent-ils pas les monter, s'en servir à la guerre?

CONSEILLER 1.- (En rage) Nous savons ce qu'est un cheval. Mais tu parles de quelque chose d'inconnu!

COLOCOLO.- (A Lautaro) Dis en quoi consiste cette chose de... (Il le regarde)

LAUTARO.- Tactique. C'est un plan astucieux, conçu à l'avance. Il sert à tirer le meilleur parti de nos avantages; et aussi des désavantages de l'ennemi.

CONSEILLER 1.- Un exemple, un exemple.

LAUTARO.- En nous lançant à l'attaque de manière désordonnée et en troupe, nous ne tirons pas profit de notre grand nombre. La tactique serait d'attaquer en petits groupes, en formant des escadrons qui se relaieraient dans la lutte (Il se lève et indique avec ses mains). Des espagnols... des mapuches, des mapuches... (Il marque leurs positions sur la terre au fur et à mesure). Celui-ci attaque le premier et se retire avant d'être vaincu. Il laisse la place au second, puis au troisième. Ainsi jusqu'à épuiser l'ennemi qui doit lutter sans relâche.

CONSEILLER 2.- Oui... c'est astucieux.

CONSEILLER 1.- Je ne suis pas d'accord. Se retirer sans être vaincu, c'est montrer la peur.

CONSEILLER 3.- Nos chefs ne l'accepteront pas.

LAUTARO.- Ils l'accepteront, vénérables, s'ils se retirent pour continuer à lutter jusqu'à ~~vaincre~~ la victoire.

CONSEILLER 1.- Mais ne crois-tu pas qu'en se présentant en petits groupes, ils seront mis plus vite en déroute?

LAUTARO.- Ils résisteront si on leur enseigne à la perfection l'usage d'une seule arme: il y aura des escadrons de lanciers, de massiers, d'archers... De cette façon on multiplie l'efficacité de l'arme ~~qui attaque~~ et de l'homme que la remplie.

Page 60

CONSEILLER 1.- (Rageur) Il parle comme un étranger!

COLOCOLO.- (A Lautaro) Tu te réfères à... (Geste, il indique la poitrine)

(1) Faltan unos diálogos — (Libro p. 60) (saltados al copiar)

LAUTARO.- Sa cuirasse.

CONSEILLER 1.- Tu ne voudrais tout de même pas que nous luttions comme eux, enfermés dans des coquilles de métal!

LAUTARO.- De là vient que pour un seul d'entre eux, tombent cent des nôtres!

CONSEILLER 2.- Nous n'avons pas ce métal!

CONSEILLER 3.- De plus, cela réduirait l'agilité du guerrier!

LAUTARO.- Nous pouvons fabriquer des cuirasses de cuir de loup de mer. Brûlé et durci il est résistant. Et léger. Chaque guerrier fera la sienne! (Il prend la lance d'un garde, met son poignard à la pointe, et la leur montre). Et nous pouvons aussi renforcer nos lances et nos flèches avec des pointes de métal. Elles ne casseront pas contre leurs armures.

CONSEILLER 2.- Et où se trouve ce métal?

LAUTARO.- Dans les champs et les mines: C'est de cette matière que les étrangers fabriquent les outils avec lesquels travaille le mapuche.

COLOCOLO.- Fine pensée. Voilà comment doivent être les pointes de nos lances! On voit que tu as appris des étrangers!

CONSEILLER 1.- (Se moquant) Peut-être proposes-tu aussi que nous montions leurs bêtes de guerre?

LAUTARO.- Cà se fera. Dans la mesure du possible. Pour le moment nous pouvons nous défendre de leurs bêtes de guerre en les renversant au début de la bataille.

CONSEILLER 3.- Facile à dire. (Ils rient entre eux).

LAUTARO.- (Agressif) Et à faire! Il suffit de donner au cheval un coup de masse bien placé entre les yeux. Il tombe sur le champ. Le cavalier à terre ne vaut plus grand chose avec le poids de l'armure. Nous pouvons entraîner les massiers pour cela.

CONSEILLER 1.- Entraîner... entraîner! Il le dit comme si c'était simple!

LAUTARO.- C'est difficile, mais pas impossible. (Ils se regardent avec agressivité).

COLOCOLO.- Du calme, du calme. L'épreuve n'est pas encore terminée. (Au Conseiller 1) Tu n'as pas l'air satisfait. Donne tes raisons.

CONSEILLER 1.- Bien, Lonko. ~~Selon ce qu'il a dit,~~ D'après lui il semblerait que le mapuche n'ait rien de propre pour gagner une bataille. Je pense qu'il déprécie notre tradition, et les leçons de nos pères, l'astuce de nos chefs. (A Lautaro) Réponds: Devons-nous imiter en tout l'étranger pour le vaincre?

LAUTARO.- (Sec) Pas en tout, vénérable. Seulement en ce qui nous convient. Parce qu'aussi, il y a des choses que nous autres avons et qu'eux N'ONT PAS!

CONSEILLER 1.- Quoi, par exemple? ~~Ne dis pas que toi, tu as~~ Avez-te inventé une nouvelle arme!

LAUTARO.- C'est une arme , en vérité. Mais je ne l'ai pas inventée. Elle a toujours été à notre portée.

CONSEILLER 1.- Quel toupet! A notre portée, et nos guerriers ne s'en sont pas servi. (Il regarde les autres en cherchant leur appui).

LAUTARO.- Ils s'en sont servi. Mais sans lui donner toute sa valeur!

COLOCOLO.- Que veux-tu dire, Lautaro?

LAUTARO.- (Pause) L'arbre, par exemple... (Ils murmurent avec des gestes d'impatience) Le mapuche s'en sert constamment: Dans l'arbre il taille son berceau et sa tombe. Le rehue, -le totem-, les masques de cérémonie. Il construit sa hutte, il le brûle pour obtenir la lumière et la chaleur. Mais il ne dit pas: Que l'arbre est utile! Sans l'arbre le mapuche ne pourrait pas vivre!

COLOCOLO.- Tu veux dire que c'est une chose que, tout en la connaissant... nous ne la connaissons pas?

LAUTARO.- C'est ce qui arrive avec le champ de bataille, lonko! Le mapuche connaît sa terre comme la paume de sa main. L'étranger, non. S'il l'étudie à l'avance, il y a mille façons pour qu'elle nous apporte son aide: (Mimique avec sa main sur le sol) Nous pouvons attirer l'ennemi vers une corniche élevée. Il arrivera en haut sans force pour lutter! Ou vers un bois, truffé de pièges. Ou le dévier vers les marais où ils se noieront sous le poids de leurs armures. Ainsi, le champs de bataille se transforme-t-il en notre meilleur allié!

CONSEILLER 2.- Cà a l'air sensé!

COLOCOLO.- (Au conseiller 1) Es-tu d'accord?

CONSEILLER 1.- C'est astucieux. Je l'admets. Mais toujours dans la mesure où c'est faisable. Entraîner nos hommes à ce qu'il appelle...

COLOCOLO.- (L'aidant) Tactique...

CONSEILLER 1.- Cela nécessite beaucoup de temps, et nous ne l'avons pas!

LAUTARO.- (Ferme) Cà se fera, Lonko! Et en moins de temps que met le maïs à mûrir sur l'épi. Parce qu'il faut le faire, çà se fera!

COLOCOLO.- (Enthousiaste) L'ardeur du sang jeune parle par sa bouche.

CONSEILLER 1.- (Rageur) Du sang jeune! A quoi sert l'ardeur du sang jeune, si elle ne vas pas unie au savoir de l'ancien!

LAUTARO.- (Avec mépris) L'âge ne donne pas toujours la sagesse.

CONSEILLER 1.- (Explosant) C'est une insolence! Pour nous et pour toi, Colocolo. (Il le regarde de la tête aux pieds) Se présente ici un jeunot vaniteux, et il prétend nous imposer des idées étrangères! Il se retourne contre la sagesse de l'ancien. Les étrangers en ont fait un traître à son peuple! Fais-le sortir!

LAUTARO.- Ce n'est pas nécessaire! (Il sort rapidement. Les gardes le retiennent)

COLOCOLO.- Attends! Où vas-tu, fils de Curinancu?

LAUTARO.- Où je puisse être écouté.

COLOCOLO.- (Autoritaire) Ici est le lieu. Approche-toi. (Lautaro reste immobile). J'ai permis que tu rentres dans l'enceinte sacrée sans être appelé. Tu ne sortiras pas ~~tant que je ne t'y aurai pas~~ sans mon autorisation

LAUTARO.- Cacique Colocolo: Je n'ai pas prétendu te désobéir, ni à toi, ni à tes conseillers.

COLOCOLO.- Tu ne dois pas t'énerver en parlant avec eux: seule les préoccupe leur grande responsabilité envers notre peuple. Choisir un chef de guerre est simple. Il n'est pas facile de choisir le chef qui doit les guider. Tu voulais être écouté. Parle!

LAUTARO.- Tu demandais avant ce qui est nécessaire pour gagner une bataille. Moi, je demande: Qu'est-ce qui est nécessaire pour gagner cette guerre, la guerre du peuple mapuche contre l'envahisseur étranger?

CONSEILLER 1.- Peut-être n'est-ce pas la même chose que pour gagner une bataille?

LAUTARO.- Une guerre est plus qu'une bataille. Et cette guerre, celle de notre peuple, est plus que n'importe quelle guerre! Il ne suffit pas le courage, l'astuce et les artifices dont on a parlé avant, si le mapuche n'a pas une bonne raison pour la gagner! Ou au moins pour ne pas être vaincu!

CONSEILLER 3.- Cette raison ne peut être autre que la haine.

CONSEILLER 2.- La haine...

CONSEILLER 3.- La haine contre ceux qui sont venus nous soumettre.

CONSEILLER 2.- Nous imposer des lois étrangères. Nous dépouiller.

LAUTARO.- La haine n'est pas une bonne cause. Il est possible que cette guerre dure plus que ne dure la haine!

COLOCOLO.- Si ce n'est pas la haine, qu'est-ce qui peut alors nous pousser à combattre? (Le pressant, confiant en sa réponse) Dis: Qu'est-ce qui doit nous pousser à combattre?

LAUTARO.- L'amour enraciné que porte le mapuche à sa terre! Et à sa liberté!

COLOCOLO.- Bien dit! Et que notre Chao-Guenechén te bénisse pour cela! Car à quoi sert au mapuche d'être libre, si on le dépouille de sa terre? Ou à quoi lui sert-il de l'avoir s'il doit y vivre soumis? Le saint homme l'a bien dit: "Ici sur cette terre demeurent les esprits de nos pères, et dans tout ce qui grandit, vole ou s'agite, ils nous parlent dans leur douce langue". Céder la terre signifie les laisser mourir une deuxième fois. C'est pour cela que le mapuche a toujours aimé sa terre d'un amour profond. La perdre, c'est tout perdre! Alors, luttons pour une cause juste et noble.

LAUTARO.- Bien mieux que moi, il l'a dit! Chaque guerrier doit l'avoir présent à l'esprit au moment de se lancer dans la bataille. Ainsi, la raison de cette guerre se transforme en son arme la plus puissante. Le guerrier ne doit pas mourir pour ne pas souffrir du déshonneur, mais il doit vivre pour ne pas être vaincu!

(Débute la musique instrumentale de la chanson de Los Jaivas, "Indio Hermano").

COLOCOLO.- (Otant de son cou la hache de chef pour la passer autour de celui de Lautaro) Salut Lautaro, Toqui des Toquis, Chef des Chefs!

CHOEUR DES TROIS CONSEILLERS.- Salut, Colocolo, Cacique de la Paix!

(Deux autres guerriers et Colipi sont entrés; ce dernier apporte un instrument mapuche dont il jouera après, la pfilca; un des conseillers joue de la trutruca. Le Conseiller 1 lui donne la corne de bataille qu'il portait à son cou, un autre lui donne une lance).

LAUTARO.- Le destin de notre peuple est de résister!

(Ici le choeur des guerriers et Lautaro chantent une strophe de "Indio Hermano")

(Ils disent sur un air de musique instrumentale:)

No cambiaré	Je ne changerai pas
mi destino es resistir	mon destin est de résister
esa civilizacion	à cette civilisation
de poder y ambicion	de pouvoir et d'ambition
No cambiaré	Je ne changerai pas
porque no puedo ya vivir	parce que je ne peux plus vivre
enganado, solo, esclavo, triste	trompé, seul, esclave, triste
y sin amor.	et sans amour.

COLOCOLO.- Voici devant vous votre Chef, le Toqui des Toquis, Lautaro!

CHOEUR.- (L'acclamant) Lautaro, Lautaro... Lautaro...

COLOCOLO.- Chao-Guenechén, guide notre guide, le guide de notre peuple!

CHOEUR.- Lautaro... Lautaro...

(Sur un cri de guerre lancé par un de ceux qui sont entrés, débute une danse guerrière, donnant le rythme avec des coups de lance et les pieds nus en contrepoint. En plus de coups, la

chorégraphie est accompagnée par la trutruca et la pfilca.)

(La danse et la scène se terminent sur un cri de Lautaro à la manière mapuche).

I N T E R M E D E

D E U X I E M E P A R T I E

Journée IV

Scène 1

Scène musicale et chorégraphique

(Quatre mapuches travaillent dans les lavoirs d'or de Quilacoya, près de Concepcion. Deux soldats espagnols les surveillent, armés de fouets).

Chanson de Los Jaivas.

Yo queria ser uno que decia (bis)
que nunca puedo ser como yo quiero
porque nunca puedo ser como yo quiero
nunca puedo ser como yo quiero, si!
Si yo quiero, como canta un incaica
que se muere de paciencia, si!

Yo quiero cantar asi como me dijera que se hacia
en este ultimo siglo que me paso
que queria ser como yo quise ser
antes de que llegaran los espanoles r...!

(Je voulais être quelqu'un qui disait (bis)
que je ne peux jamais être comme je veux
car je ne peux jamais être comme je veux
jamais je ne peux être comme je veux; Oui!
Si je veux, comme chante un inca
qui meurt de patience, oui!

Je veux chanter comme je m'étais dit que çà se faisait
au siècle dernier,
que je voulais être comme j'ai voulu être
avant que n'arrivent les espagnols r...!)

(Pendant la partie instrumentale et la partie chantée (Choeur des mapuches) la chorégraphie met en relief la brutalité des espagnols qui frappent, traînent et fouettent les mapuches. L'attitude des espagnols montre leur mépris et leur moquerie.
A la fin de la partie chantée, on entend un appel lointain à la rébellion avec un instrument mapuche. Les quatre - qui se déplacent dans la partie espagnole, les échafaudages et les escaliers métalliques - se rebellent et désarment les gardes; ils les tuent et s'échappent).

Noir

Scène 2

(Maison de Valdivia à Concepcion. Entre le Capitaine don Sancho, blessé, amené par le frère Pozo. On entend ce dernier appeler Valdivia):

VOIX DE FRAY POZO.- Don Pedro!

VALDIVIA.- Qu'y a-t-il, Fray Pozo?

FRAY POZO.- (Entrant avec Don Sancho) Voyez notre Capitaine.

VALDIVIA.- Don Sancho! Je vous croyais dans les lavoirs de Quilacoya.

SANCHO.- Je viens de là-bas, ~~Monsieur~~. Il y a eu une révolte! Plus de deux cents indiens se sont échappés, Monseigneur!

FRAY POZO.- Je vous avais averti que les indiens sont particulièrement rétifs en ce moment.

SANCHO.- Et il y a plus: ils ont ~~donné la mort à~~ tué deux de vos contremaîtres.

VALDIVIA.- Malédiction. Ce n'est pas étonnant, don Sancho: ils vous haïssent pour votre cruauté! Je vous ai dit cent fois que le travail n'est pas la guerre!

SANCHO.- Si vous me permettez, don Pedro, vos responsables ne font pas mieux: ils les châtient en les mutilant. Chaque jour fuient de plus en plus d'indiens. Et le pire, c'est qu'ils emportent les chevaux et les outils.

FRAY POZO.- C'est un signe [illegible] de rébellion!

SANCHO.- ~~C'est vrai, Monsieur~~: la conquête du Bio-Bio n'est pas assurée.

VALDIVIA.- (Rageur) Elle le serait si ~~ces idiots~~ pensaient plus à civiliser qu'à soumettre par châtiments. Le Roi ~~s'est~~ plaint ~~plus d'une fois~~ dans ses lettres des excès commis dans ses colonies.

SANCHO.- ~~Je ne veux pas~~ vous critiquer, ~~mais~~... je pense que vous vous êtes étendu plus que ce que requérait la prudence en construisant des villes et en concédant des terres. Et les détachements que vous avez envoyés ~~dans la partie étroite~~ du sud laissent nos forts très dégarnis!

FRAY POZO.- Dieu ne le permette pas, mais ces dix mille indiens qui travaillent dans vos lavoirs peuvent se transformer en dix mille rebelles.

SANCHO.- Nous savons que l'objectif qui vous pousse est noble, don Pedro; agrandir les domaines de la Couronne...

VALDIVIA - En toute franchise, don Sancho la Couronne m'importe moins que ces brave capitaines que son venus conquérir avec moi. Si je ne leur accorde pas des terres et de l'or, ils retourneraient en Espagne pour une plus paisible vie. ~~vie plus agréable! Il faudra envoyer des renforts à Santiago.~~ (Sortant) Je pars à Quilacoya. (A Fray Pozo) Veillez à ce qu'on le soigne de ses blessures.

(Musique de séparation)

Scène 3

(Dans la hutte, Guacolda reçoit Colipi).

GUACOLDA.- Colipi!...

COLIPI.- Tu ne te réjouis pas de me voir?

GUACOLDA.- Si mon époux t'envoie, c'est signe qu'il ne viendra pas!

COLIPI.- Tu devines juste. (Jetant de la liqueur à terre) Pour l'absent qui se voit privé de liqueur et de toi.

GUACOLDA.- Quel est son message?

COLIPI.- Voilà: Que lui ne peut pas faire ce que les autres ne font pas. Les guerriers qui s'entraînent doivent rester isolés et jeûner, sans toucher de femme et sans boire.

GUACOLDA.- Jeûner. Cà va les affaiblir.

COLIPI.- Cà leur réduit l'estomac qui en temps de paix augmente chez les gloutons. Ils atteignent la taille d'une fourmi: larges épaules, taille fine et force hors du commun... comme ces minuscules bestioles de la terre. Donne-moi à manger, que moi je ne jeûne pas. (Elle le sert).

GUACOLDA.- Où était-il? Que faisait mon époux quand il t'a donné le message?

COLIPI.- Dans la rivière, nageur infatigable. Calmant ses ardeurs de ne pouvoir être étendu avec toi.

GUACOLDA.- C'est ce qu'il a dit?

COLIPI.- (Riant) C'est moi qui le dis, ma fille.

GUACOLDA.- Tu crois qu'il me regrette autant que moi, je le regrette?

COLIPI.- Que puis-je te dire de ton époux, que tu ne saches, toi, mieux que moi?

GUACOLDA.- (Pause) Il m'a dit... "Plus pur croît l'amour dans l'absence".

COLIPI.- Sages paroles. As-tu vu comme les époux se disputent avec leurs épouses? "Eh, paresseuses, cette viande est mal cuite, mon manteau est déchiré!" Ou bien: "J'ai trois épouses, et les trois me négligent". (Il rit) Et elles ne font pas autant (Voix de femme) "Eh, toi, la pluie a inondé la hutte, et tu es ici à ne rien faire...! (Il la regarde) Mais ce que tu veux, c'est parler de Lautaro.

GUACOLDA.- Je ne vis que pour lui, Colipi! Je crois qu'il n'y en a pas d'autre comme lui au monde.

COLIPI.- Tu dis vrai (Il mange).

GUACOLDA.- Il a droit à tous les égards, mais jamais il ne se repose. Même quand il dort dans mes bras. Pourquoi?

COLIPI.- Et tu le demandes! Sais-tu ce qu'est commander une meute de chiens sauvages? (Pause) Celui qui s'élève haut, à lui le double de travail! Et toujours le guette la jalousie!

GUACOLDA.- Quelqu'un lui veut du mal? (Elle le regarde effrayée).

COLIPI.- (S'arrêtant de manger) Je n'ai pas dit çà. Calme-toi. Des rumeurs, rien de plus. (Il se remet à manger).

GUACOLDA.- Quelles rumeurs?

COLIPI.- Pour être aussi jeune, il a beaucoup de responsabilités. Caupolicàn et les toquis, qui ont l'avantage sur lui en force, doivent ressentir de l'envie. Tu ne crois pas? Mais si tu voyais l'admiration avec laquelle le regardent ses guerriers!

GUACOLDA.- (S'animant) Raconte!

COLIPI.- Ces "barbares" (Il rit) - comme nous appellent les barbares étrangers -, se soumettent à lui comme par enchantement. Il y a tant de feu dans ses yeux que même moi je n'ose plus lui dire comme avant "eh, garçon".

GUACOLDA.- (Fascinée) Comment lui dis-tu?

COLIPI.- (Avec des gestes théâtraux, et de révérences) Qu'ordonne notre Chef?

GUACOLDA.- Merci, Colipi, pour tes paroles! (Elle le prend dans ses bras).

COLIPI.- Et maintenant, je vais te raconter une des astuces de notre Chef, dans le fort de Tucapel. Lautaro a envoyé là-bas un détachement sous le commandement d'Alcatipay. Le fort est sur une hauteur et entouré de ravins, bien protégé. C'est ainsi qu'ils ont prétendu être des aides, qui apportaient des bottes de foin pour les chevaux. Et dans les bottes, ils cachaient des armes. A l'heure de la sieste, c'est-à-dire quand les espagnols vont dormir après le déjeûner, le cacique Alcatipay a poussé un grand bâillement. Ce qu'ont vu mes yeux!

GUACOLDA.- Comment? Tu es entré avec eux?

COLIPI.- Moi... guerrier? Tu perds la raison.

GUACOLDA.- Tu as dit: "Ce qu'ont vu mes yeux".

COLIPI.- (Il rit) Quand ils me l'ont raconté. Où en étais-je?

GUACOLDA.- Alcatipay a bâillé.

COLIPI.- C'était le signal! Ils se sont lancés sur les espagnols à moitié endormis sans leur laisser le temps de prendre leurs arquebuses. Un a levé l'épée (Il imite son accent): "Je vous défie à trente, un par un". Et ce fanfaron a réussi à en tuer cinq avant qu'Alcatipay ne l'envoie d'un coup de massue défier les esprits du ciel, "un par un"! (Il rit).

GUACOLDA.- La guerre semble te divertir, Colipi.

COLIPI.- Je ne participe pas à leur sauvagerie. Mais je suis un bon spectateur! Eh bien, au milieu de la bataille, résonnent dehors les trutrucas. Tu ne vas pas le croire, les nôtres se sont retirés en ordre parfait! Sans avoir vaincu, sans être vaincus.

GUACOLDA.- Sans mettre à sac? Sans détruire le fort?

COLIPI.- C'est ce que ton époux appelle "tactique guerrière". Ne demande pas ce que c'est, car seuls lui et les démons le savent.

GUACOLDA.- Et toi.

COLIPI.- (Il rit) Et moi. (Confidentiel) Il veut que l'annonce de l'attaque de Tucapel arrive aux oreilles de Valdivia. Pour l'attirer au fort où il veut livrer la grande bataille.

GUACOLDA.- Et la nouvelle arrivera jusqu'à Valdivia?

COLIPI.- Par la bouche du messager Juan Prados, l'espagnol le plus menteur qui soit né!

GUACOLDA.- Tu le connais?

COLIPI.- C'est presque mon parent: il s'est épris de ma soeur et est ~~arrivé à~~ Bérenilé devant la hutte habillé en mapuche. Il lui a dit: "Je suis messager comme ton cher Colipi, ~~alors~~ donc, marie-toi avec moi! Et avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il lui a fait un petit. Tu veux le connaître? Viens avec moi. C'est un enfant plus joli qu'elle et plus beau que lui...

(Il l'entraîne dehors)

Noir peu à peu. Brève musique de séparation.

Scène 4

(Valdivia entre, parlant avec Juan Prados, le messager espagnol)

VALDIVIA.- (Préoccupé) Ce n'est pas possible, Juan Prados. Combien dis-tu qu'étaient les nôtres et combien ceux qui ont attaqué le fort?

PRADOS.- Dix les nôtres, et près de vingt mille les barbares.

VALDIVIA.- (Sec) Dis la vérité.

PRADOS.- Bien, vingt les nôtres, Votre Seigneurie et... dix mille les attaquants. Mais seulement une partie d'entre eux est entrée dans le fort. Les autres sont restés cachés dans les fourrés des ravins. Ils se sont battus avec tant de férocité que pour peu il ne restait personne en vie. Il faut vous dire aussi que le Capitaine Gonzalo en a défié cent deux par deux, et les a tous liquidés avant d'aller lui-même se joindre à eux... ou à dire vrai, ce que ces sauvages en ont laissé. Que Dieu le reçoive dans sa gloire! Alors, Escalona, avec les trente qui restaient, a fui vers le port de Purén, où ils sont arrivés sains et saufs.

VALDIVIA.- Malédiction, Juan Prados! Il y en avait vingt, le Capitaine Gonzalo meurt, et trente fuient, plus Escalona!

PRADOS.- La vérité, Votre Seigneurie, est que je n'ai jamais été très fort avec les chiffres!

VALDIVIA.- Et tu dis que personne n'est mort dans la fuite, malgré ces milliers de barbares qui attendaient dehors!

PRADOS.- Seulement une indienne qui rôdait près du port avec ses fils et qui n'avait rien à voir là-dedans. Que je tombe ici foudroyé si je mens. Je l'ai vu de mes yeux.

VALDIVIA.- De tes yeux, Juan Prados?

PRADOS.- C'est tout comme, puisque l'a vu un des fuyards de Tucapel qui l'a raconté à un de Purén qui me l'a raconté à moi comme vous l'avez entendu.

VALDIVIA.- De sorte qu'avec vingt mille indiens, seul meurt le Capitaine Gonzalo.

PRADOS.- Et à peu près mille yanaconas qui sont restés là, jetés à terre. Ceci quand les indiens sont entrés détruire le fort.

VALDIVIA.- (Furieux) Assez! Je n'ai pas envoyé à Tucapel plus de deux cents auxiliaires indiens.

PRADOS.- Dans ce cas, même celui qui me l'a raconté ne devait pas être très fort pour les chiffres, Votre Seigneurie.

VALDIVIA.- Tais-toi! Je ne crois pas un mot de ce que tu me racontes. Je doute même de la destruction du fort.

PRADOS.- Vous devez le croire, Monsieur, puisque le message écrit qu'on vous envoie de Purén le dit. (Pendant qu'il continue de parler, il cherche désespérément dans ses vêtements) ~~Malédiction~~! Diable Pardonnez. Je l'avais. J'ai dû le perdre. Je l'ai perdu en chemin quand je suis venu au galop. Mais je me rappelle très bien le sentier. Si vous permettez, je retourne le chercher sur le champ. (Il sort rapidement).

VALDIVIA.- (Appelant) Gardes! Arrêtez-le! Et qu'on l'envoie élever les cochons... qu'il apporte ses messages maudits en enfer! (Il se tait en voyant arriver Dona Sol d'un côté, le visage couvert d'un voile. Après une pause, à cause du désordre, il s'approche) Vous ici, Madame? (Il lui baise la main) Mille pardons: un imbécile m'a mis hors de moi... (Il lève son voile) Mais vous aussi vous paraissez troublée.

DONA SOL.- (Cachant ses larmes) Pardonnez-moi. J'ai fait un horrible cauchemar; Il m'a paru de très mauvaise augure. Et à vous voir sain et sauf, eh bien... je pleure de contentement!

VALDIVIA.- (Il la prend dans ses bras avec tendresse. Pause) Allons, il y a remède à tout, sauf à la mort. Et nous sommes tous les deux en vie.

DONA SOL.- Vous... mais moi pas! Je meurs chaque jour pour la vôtre.

VALDIVIA.- Gardez ces précieuses larmes pour un meilleur ~~moment~~ cadeau et dites ce qui vous amène à Quilacoya ~~en dehors de~~ apparu vos insomnies.

DONA SOL.- Je suis venue vous voir, Monsieur. J'ai accompagné le chevalier Antonio Diaz. Il est arrivé à Concepcion avec des nouvelles de Purén. (Elle élève la voix et appelle) Vous pouvez entrer!

(Entre Antonio Diaz)

VALDIVIA.- Vous êtes le bienvenu! Parlez sans attendre! Est-il vrai qu'ils ont détruit le fort de Tucapel?

A. DIAZ.- C'est vrai, malheureusement. Mais avant ils ont laissé sortir ceux qui y étaient. Ils ont pu se réfugier au fort de Purén, qui a aussi été attaqué par la suite...

VALDIVIA.- (Il coupe) Détruit?

A. DIAZ.- Non, Monsieur. Mais c'est surtout la manière d'attaquer des indiens qui nous a surpris. Juan Corona commandait Purén, et l'a laissée à Juan Gomez de Almagro, étant plus expérimenté, et de plus votre ami.

VALDIVIA.- A Juan Gomez il n'est rien arrivé, j'espère!

A. DIAZ.- Par miracle, il est sorti en vie. Les indiens formaient des escadrons avec tant de discipline qu'ils avaient l'air de soldats ~~allemands~~ tudesques à leur façon de se battre. Ils ont déployé des files de lanciers, et se sont avancés, tous à la suite, l'arme au poing, protégés par de hauts boucliers. Juan Gomez a chargé trois fois sans arriver à rompre leurs files. A alors surgi un escadrons de massiers et ils ont démonté les cavaliers. Le Capitaine Gomez, à terre, serait mort s'il n'avait pas été entouré par ses auxiliaires indiens. Il a ordonné la retraite, mais est revenu au combat l'après-midi jusqu'à la nuit noire. Soudain, au son d'une corne, les barbares se sont volatilisés sans que le Capitaine Gomez ait pu les poursuivre!

DONA SOL.- Comprenez-vous maintenant mon inquiétude, Monsieur?

VALDIVIA.- Il n'y a pas eu de défaite à Purén.

DONA SOL.- Etes-vous aveugle? Cette nouvelle manière de se battre ne vous démontre-t-elle pas qu'un nouveau capitaine les guide?

VALDIVIA.- ~~Je ne vois pas ce~~ que vous voulez dire.

DONA SOL.- Combien de fois n'avez-vous pas décrit à l'indien Alonso les batailles de Flandres et de Pavie! Dîtes, qui d'autre a pu leur apprendre cette discipline, qui leur a appris à former des escadrons? Qui d'autre... sinon vous? Monseigneur

VALDIVIA.- Calmez-vous Dona Sol (Dérangé par ce qu'elle dit). Les indiens ont un grand sens de la guerre. Monsieur Diaz, allez chercher le secrétaire. J'enverrai par vous une lettre au Capitaine Gomez ~~de Almagro~~, pour qu'il me rejoigne avec ses hommes à Tucapel. Nous devons reconstruire le fort le plus vite possible. (Diaz sort en s'inclinant. Silence) Dona Sol, retournez à Concepcion. (Il l'embrasse) Je veux voir sur vous ce sourire pour lequel vous portez si bien votre nom.

DONA SOL.- (Affligée) Protégez votre vie, Monseigneur! Je vous ai vu en songe entre les indiens, seul, ~~sans armure ni protection~~ casque et.

VALDIVIA.- (Souriant) Dieu dira quand la mort me prendra, Madame. (1) ~~Alors, seul ou entouré, de toutes façons, ou elle me fera souffrir ou je ne la sentirai pas.~~ Que je sois seul ou entouré, cela ne change rien, peut-être ne souffrirai-je peut-être pas, partirai-je sans douleur.

DONA SOL.- Emmenez-moi avec vous!

VALDIVIA.- Au fort de Tucapel? (Il la regarde avec surprise).

DONA SOL.- La nuit de Noël approche, Monsieur, et c'est une nuit si douce! Vous serez entouré de gens rudes. Votre dona Inès de Suàrez ne vous suivait-elle pas dans vos campagnes?

(1) Alors, que je sois seul, ou entouré, c'est égal - Peut-être souffrirai-je, ou partirai-je sans douleur -

VALDIVIA.- Elle était faite à la vie de soldat. Vous, non. (Il lui sourit) Allez en paix. (Il lui baise les mains avec tendresse).

DONA SOL.- (Pendant qu'il s'éloigne) Que Dieu vous garde... (A elle-même) Jamais je ne vous ai tant aimé, et jamais je n'ai senti cette oppression à la poitrine...

(La lumière baisse. Noir)

(Brève musique de séparation)

Scène 5

(Lautaro, debout, adossé à la hutte, paraît absent. Guacolda sort de la hutte).

GUACOLDA.- Tu devras t'absenter à l'arrivée de Malloqueo? (Il acquiesse) Tu ne te reposeras donc jamais?

LAUTARO.- Pas avant de livrer la grande bataille.

GUACOLDA.- Pourquoi la "grande" bataille?

LAUTARO.- (Taciturne) C'est lors de cette bataille que tombera Valdivia. (Pause) C'est un guerrier sans figure et couvert de métal, qui tombera... celui qui mène ceux qui sont venus nous soumettre.

GUACOLDA.- Ton bras ne va pas faiblir?

LAUTARO.- (Vexé) J'ai dit: "tombera". Je n'ai rien dit d'autre. (Pause) Valdivia Etant le Chef, aucun ne doit rester en vie, pour que il meure. Sinon les siens le protégeraient.

GUACOLDA.- Alors, le Chef Lautaro sera aussi protégé par les siens. (Elle l'étreint) Dis-moi que tu ne mourras pas pendant cette guerre.

LAUTARO.- Je ne sais pas, femme. Je vis toujours sous la contrainte et toujours pressé. Comme si le chemin n'était pas ~~très~~ long.

GUACOLDA.- Tais-toi... tu m'effraies!

LAUTARO.- (Il lui sourit) Je ne mourrai pas tant que Valdivia ne sera pas tombé.

GUACOLDA.- (Avec une joie enfantine) Valdivia, je te souhaite longue vie!

LAUTARO- Aussivite elle pleure, aussi vite elle rit.Voix d'oiseau chanteur, yeux d'écureuil, coeur de pouma...(AVEC DOUCEUR) Près de toi,petite-mère, on oublie même la guerre.

GUACOLDA.- (Après un silence) Voilà ton messager! (Elle s'écarte).

(Malloqueo est apparu en haut. Il se laisse tomber d'un saut).

MALLOQUEO.- Je te salue, Chef Lautaro.

LAUTARO.- Bienvenue, Malloqueo, mon frère. Quelles nouvelles apportes-tu de Purén?

MALLOQUEO.- Une lettre de Valdivia pour le Capitaine Gomez est arrivée, et il l'a lue à voix haute à ses soldats: il lui demande de le rejoindre au fort de Tucapel le vingt-cinq décembre. C'est dans dix jours.

LAUTARO.- Les choses vont bien, Malloqueo. Mais il faut empêcher que le Capitaine Gomez s'éloigne de Purén! Je veux Valdivia seul avec ses hommes à Tucapel.

MALLOQUEO.- Il fait déjà les préparatifs pour le voyage.

LAUTARO.- (A desssein) Tu es très habile, Malloqueo,... très habile!

MALLOQUEO.- (Après un silence) Je crois que j'ai l'homme: Necul. (Avec des signes de compréhension entre les deux) Il sait feindre à la perfection et supporte la douleur comme personne. Il se fera prendre pres du Fort de Pourén, et s'arrangera avec son astuce, pour y reténir le capitaine Gomez!

LAUTARO.- Bien, Malloqueo! Va le chercher! Et je ne veux pas perdre l'astucieux Necul. (Malloqueo saute agilement pour sortir par en-haut) Ni toi! (Ils se séparent avec un signe d'amitié. Malloqueo sort).

(Un silence)

LAUTARO.- (A lui-même) Il reste peu de temps avant ce vingt-cinq décembre. Avant ta mort, Valdivia. (Pause) C'est le jour où ils fêtent la naissance de leur Dieu. (Avec tristesse) N'importe quel jour est bon pour naître... ou pour mourir.

GUACOLDA.- Mourir! Ce mot est toujours entre nous.

LAUTARO.- (S'approchant d'elle, et joignant ses mains de manière rituelle) Petite mère: je te fais une promesse, celle de vivre tant que TOI tu vivras!

(Noir)
(On entend dans l'obscurité les cris de Necul interrogé sous la torture à Purén).

Scène 6

(Le Capitaine Gomez assiste à la torture de Necul, maintenu par deux soldats espagnols pendant qu'ils le frappent).

ESPAGNOL 1.- Pourquoi ne réponds-tu pas? Peut-être ne comprends-tu pas notre langue?

ESPAGNOL 2.- Il la parle, le ~~salaud~~ balaud: c'est Necul, un espion mapuche.

ESPAGNOL 1.- (Le frappant) Réponds, fils de chienne, que faisais-tu à rôder près du Fort?

NECUL.- Je ne parlerai pas. Je ne suis pas un traître.

ESPAGNOL.- Faîtes-le parler!

(Pendant que Necul se débat, ils l'accrochent à des fers par les pieds et griffent ses chairs avec un instrument de torture. Il crie exagérément).

ESPAGNOL 2.- Parle, cochon. Ou veux-tu qu'on t'arrache la peau?

NECUL.- (Entre des plaintes) Si je ne parle pas, vous me tuez! Si je parle, vous me tuez aussi!

CAPITAINE GOMEZ.- (Arrêtant d'un geste la torture) Halte. Si tu dis la vérité, tu restes libre. Tu as ma parole d'honneur.

NECUL.- (Se débattant lorsqu'ils continuent à le torturer) Laisse-moi, chien! Je vais parler. (Ils lui enlèvent les fers et le maintiennent à terre par les cheveux) Le Cacique Alcatipay guette dans les bois. Il tombera sur Purén avec dix mille guerriers.

ESPAGNOL 2.- Quand? Quand? (Le frappant) Réponds!

NECUL.- Quand la lune sera pleine!

C. GOMEZ.- (S'apprêtant à sortir rapidement). Donnez l'alerte. Réunissez les hommes. Vite! Il n'y aura pas de voyage à Tucapel. Préparez la défense du fort.

(En parlant, il est sorti, et les deux soldats le suivent. Necul à terre fait un geste de douleur et en même temps de victoire).

Noir.

Scène 7

(Entrent maintenant en secteur mapuche des soldats espagnols, Valdivia et Fray Pozo. Ils s'ouvrent le chemin avec difficulté entre les tiges de roseaux qui symbolisent l'épaisseur. Les soldats restent à une extrémité, à guetter).

VALDIVIA.- Nous nous reposerons ici. Je veux mes hommes frais pour arriver à Tucapel. Je sens le danger dans l'air.

FRAY POZO.- Que craignez-vous?

VALDIVIA.- Le Cacique Painaguala qui se disait ~~tout~~ mon allié a pris une autre route avec ses cinq cents yanaconas. Peut-être n'allons-nous pas le revoir.

FRAY POZO.- Ou peut-être le trouverons-nous dans le camp ennemi.

VALDIVIA.- Mais le Capitaine Gomez ne manquera pas le rendez-vous.

FRAY POZO.- La parole d'un chrétien est valable. Mais je n'ai pas confiance en ces indiens. Ils ne distinguent pas le mal du bien, puisqu'ils adorent des sorciers et des démons. Vous n'auriez pas dû faire confiance à Lautaro.

VALDIVIA.- (Coupant) Qu'on ne ~~me~~ parle pas de lui.

FRAY POZO.- (Après une pause) Je vous comprends mal, don Pedro.

VALDIVIA.- Il me semble que je m'enferme dans ma propre mort.

FRAY POZO.- Taisez-vous, pour l'amour de Dieu! Vous le dîtes à cause du mauvais rêve d'une dame dont vous me parliez tout à l'heure.

VALDIVIA.- (Il nie de la tête) Ces terres merveilleuses que j'ai tant aimées me deviennent d'un coup ~~très~~ hostiles. Il y aura de l'orage! Le ciel s'obscurcit en plein été!

FRAY POZO.- Don Pedro, le ciel est clair! Priez avec moi pour que Dieu vous rende la foi et la confiance. (Il se met à genoux et tient la croix en l'air).

(Valdivia, genoux à terre, prie avec lui, ils commencent un Pater Noster qui se perd, pendant que la lumière baisse).

Scène 8

(En haut de la hutte, Lautaro, Malloqueo, Necul, et Colipi blottis, se détachent dans un faisceau de lumière. Les espagnols continuent tranquillement en bas).

LAUTARO.- Toi, Malloqueo, tu te réserves pour la fin: tu leur couperas la retraite. ~~quand ils essaieront de fuir.~~

MALLOQUEO.- Comment dois-je faire?

LAUTARO.- En bloquant le sentier avec des troncs d'arbres et en les déviant vers les marais. Toi, Necul, tu tomberas sur les bagages qu'ils laissent en arrière-garde pour détourner l'attention de nos guerriers quand ils se voient perdus. Faites-les rouler dans les ravins quand commencera la bataille.

COLIPI.- Y a-t-il quelque chose pour Colipi dans l'affrontement?

LAUTARO.- Tu resteras à côté du ruisseau, pour t'occuper de ceux qui descendent les blessés.

COLIPI.- (Comique) Tu m'envoies avec les femmes!

LAUTARO.- (Il rit) Même sans arme tu vaux comme personne. C'est pour ça que je ne veux pas risquer ta vaillante peau, frère. Et maintenant, tout doit être silence!

(Pendant que baisse la lumière, on les voit sortir par derrière, ou se décrocher pour se cacher).

Scène 9

(Lumière sur le groupe de Valdivia. Agustinillo, l'indien de service de Valdivia, entre en courant).

AGUSTINILLO.- Nous avons trouvé le bras du lieutenant Bobadilla entre les branches d'un arbre, monsieur! (A Valdivia) Celui que tu as envoyé en avant!

FRAY POZO.- Idiot! Comment reconnaître l'homme grâce à un bras?

AGUSTINILLO.- Il avait encore la manche et un morceau de pourpoint (Il le montre).

VALDIVIA.- C'est le sien. (Fray Pozo se signe effrayé)

FRAY POZO.- Une embuscade. Dieu... Retiendrez-vous la marche?

VALDIVIA.- (A Diaz de Altamirano qui est au fond) Que dîtes-vous, Capitaine Diaz de Altamirano?

DIAZ DE A..- Si Votre Seigneurie emmène avec elle soixante soldats aussi courageux, que craint-elle?

FRAY POZO.- (A Valdivia, baissant la voix) ~~On voit que~~ c'est un nouveau-venu, il ignore le danger de ces contrées.

AGUSTINILLO.- (A Valdivia) Monsieur, arrête-~~toi~~! Ne continue pas... Rapelle-toi la nuit d'Andalién! L'affaire du lieutenant Bobadilla est mauvais signe.

VALDIVIA.- Tais-toi, Agustinillo. Tu ne fais pas confiance à mes capitaines?

AGUSTINILLO.- Je ne fais pas confiance aux mapuches, monsieur. Lautaro est avec eux!

VALDIVIA.- (Sombre) La corniche est élevée. (Il commence à monter) Comment appelez-vous cette montagne, Agustinillo?

AGUSTINILLO.- Nahuelbuta, monsieur. Dans ta langue: montagne du tigre. Et en haut, un tigre t'attend! Il veut ta vie, monsieur!

VALDIVIA.- (Amer) Qu'il vienne donc la chercher! En avant. En avant, mes valeureux, en marche! Par Santiago, patron de l'Espagne!

(Ils sortent sur une musique de circonstance; ils montent pendant que la lumière se concentre vers le bas, au moment où entrent les conteuses de la bataille de Tucapel).

Scène 10

(La bataille de Tucapel est racontée par une espagnole et une mapuche. Elles sont debout et regardent devant elles comme si elles voyaient ce qui se déroule. Musique de fond. S'intercalent de brèves scènes et quelques phrases que l'on entend au dehors).

ESPAGNOLE.- En arrivant au fort de Tucapel, Valdivia voit l'esplanade vide! Il n'y a aucun signe du Capitaine Gomez!

MAPUCHE.- Cachés dans les ravins, les escadrons de Lautaro ~~attendent~~. sont à l'affût

ESPAGNOLE.- ~~Soudain, sur~~ un coup de corne, surgissent les escadrons barbares en rangs serrés.

MAPUCHE.- Ce sont les lanciers du Cacique Mareande!

ESPAGNOLE.- Valdivia dispose ses hommes en trois carrés.

MAPUCHE.- ~~Ils attaquent~~ Rengo et Talcahuano. passent à l'attaque

ESPAGNOLE.- A la tête du premier carré, Juan Gudiel avance en faisant des moulinets avec sa lourde lance...

MAPUCHE.- Un cacique lui enfonce son poignard dans le flanc.

ESPAGNOLE.- Ay, Juan Gudiel... que Dieu te protège! D'un côté entre la mort, de l'autre t'échappe la vie!

MAPUCHE.- On sonne la retraite: ils disparaissent ~~rapidement~~ dans les ravins.

ESPAGNOLE.- Valdivia ordonne le repos. (Pause) Mais il n'y a pas de trêve! Surgissent d'autres escadrons, frais et bien formés. Notre second carré attaque...

MAPUCHE.- Les massiers avancent, renversant les chevaux!

ESPAGNOLE.- Trois cavaliers abattus. Dieu ait pitié de leurs âmes, ~~car ils~~ ne touchent ~~pas~~ le sol ~~vivantes!~~ Les nôtres ~~se~~ sont ~~voient~~ décimés.

MAPUCHE.- Surgit Painaguala avec ~~ceux~~ qui ~~ont~~ fui ~~les~~ rangs de Valdivia.

UN ESPAGNOL.- (Voix) Traître!

ESPAGNOLE.- ...lui crie Diego de Oro, et il le transperce avec sa lance.

MAPUCHE.- Caupolicàn, furieux, accourt ~~pour~~ le venger.

ESPAGNOLE.- Adieu, ~~valeureux~~ Diego de Oro! Ici s'achève ta gloire: Un géant ~~lui a vidé le crâne à l'intérieur du casque~~.

MAPUCHE.- Un escadron mapuche se retire, un autre prend sa place!

ESPAGNOLE.- Les nôtres ~~n'ont pas le temps de respirer!~~ Les barbares ~~araucans~~ arrivent ~~maintenant montés à cheval!~~

MAPUCHE.- ~~Ils ont fui~~ les ~~yanacomas~~ de Valdivia..

ESPAGNOLE.- Les cavaliers indiens, nus et rapides attaquent avec des hurlements. Ils poussent les nôtres dans les précipices. On entend les chutes et les hennissements entre les cris plaintifs. Valdivia ordonne d'abandonner les bagages pour détourner l'attention des indiens.

MAPUCHE.- Ils ne trouvent pas leurs bagages. De nouveaux escadrons sortent des ravins. Les espagnols se voient perdus!

VOIX DE VALDIVIA.- "Que faisons-nous, Capitaine Diaz de Altamirano!..."

ESPAGNOLE.- ...crie Valdivia.

VOIX DE DIAZ.- "Que voulez-vous que nous fassions, Votre Seigneurie, sinon nous battre et mourir!..."

ESPAGNOLE.- ...répond le courageux Altamirano.

VOIX DE VALDIVIA.- "Que Santiago vous protège, car la lutte est à mort!..."

ESPAGNOLE.- ...déclare Valdivia en se lançant à la tête du dernier escadron.

MAPUCHE.- Ongolmo dresse sa lance contre le chef étranger!

ESPAGNOLE.- Valdivia la rompt avec son bouclier! Ici, Juan Lamas se bat corps à corps avec les lanciers, là, Villarroel s'ouvre un passage sur son coursier blanc, tuant à droite et à gauche.

MAPUCHE.- Lepomande l'égorge d'un seul coup. Il avance, mort, et toujours en selle!

ESPAGNOLE.- Ay, capitaines, chevaliers rescapés de tant de guerres! Corps à moitié morts, yeux vitreux, encore attachés aux chevaux. Nombreuses sont les heures de batailles sanglantes, nombreuses les blessures, grande est la fatigue. Les uns et les autres s'insultent chacun dans leurs langues... et soudain...

MAPUCHE.- Un silence!

(Lumière spéciale dans la partie haute, changement d'ambiance, de son et de musique, Valdivia qui était sur l'échelle à gauche est

illuminé, et apparaît Lautaro avec sa lance et son costume guerrier dans la partie haute opposée).

ESPAGNOLE.- Un cavalier indien surgit sur la hauteur, sur le fort en ruine. C'est Lautaro, l'écuyer de Valdivia!

MAPUCHE.- Lautaro a vu le Toqui Valdivia!

ESPAGNOLE.- Valdivia a vu Lautaro; son bras, l'épée en l'air, est ~~immobile~~ immobile, les deux restent ~~fixes comme des statues.~~

MAPUCHE.- Dans le langage du silence, ils se sont tout dit.

ESPAGNOLE.- "Je t'ai beaucoup aimé..."

MAPUCHE.- "Je t'admirais beaucoup..."

ESPAGNOLE.- "Je t'ai beaucoup donné..."

MAPUCHE.- "Je te dois beaucoup..."

MAPUCHE ET ESPAGNOLE.- (En choeur) "Maudite guerre, qui sépare comme un abîme!"

(Agustinillo monte quelques marches vers Valdivia qui reste immobile, pendant que disparaît Lautaro, se détachant et se plaçant ensuite en premier plan, au centre de la scène, rigide avec sa lance).

AGUSTINILLO.- Il a le regard absent! En garde, mon seigneur, l'esplanade est semée de morts!

VALDIVIA.- (Il crie) Mettez-vous à l'abri! Et sauvez vos vies, car déjà tout est perdu! (Entre Fray Pozo et les trois montent sur la plate-forme haute. Fray Pozo tient sa croix, Agustinillo le casque de Valdivia).

ESPAGNOLE.- Les barbares ont bloqué le chemin! Ils ont dévié les fuyards vers les marécages. Ils sont restés cloués sur place avec leurs malédictions et leurs défis. Chacun a vendu cher sa vie, il n'y a pas eu de prières ni de pardons! Tout est mort et vociférations. Valdivia est tombé dans le piège, avec Fray Pozo et Agustinillo.

(Les deux conteuses se retirent. Sont entrés deux mapuches avec leurs masses et ils se sont placés aux deux extrêmes de la scène. Ils sont immobiles, masse en l'air).

(Lumière sur la plate-forme où Valdivia s'agenouille, épuisé, à côté de Fray Pozo. Agustinillo est abattu).

VALDIVIA.- Recevez ma confession, Fray Pozo: ma fin est arrivée.

FRAY POZO.- Je vous absous de vos péchés, et Dieu m'absolve des miens, puisqu'il n'y a pas d'issue. Regardez ces barbares avec les masses en l'air!

VALDIVIA.- (La voix tranquille) J'ai vu Lautaro.

FRAY POZO.- L'infâme vous a trahi. Pour quitter ce monde sans tache, dîtes à voix haute votre pardon!

VALDIVIA.- (Serein) Pourquoi un pardon s'il n'y a pas eu de faute? Il a accompli son rôle comme j'ai accompli le mien dans cette lutte. ~~Il aurait été~~ Traître, s'il avait été dans mes rangs. (A voix haute) Tu fus un bon disciple, Lautaro... Je te souhaite longue vie!

(Les deux massiers sur l'avant de la scène laissent tomber les masses chacun son tour, tout en disant:)

LES MASSIERS.- Entre dans ta mort, entre dans ta mort, entre dans ta mort, étranger maudit!

(En haut, Valdivia accuse le coup et tombe; Fray Pozo est tombé lui aussi. La lumière baisse dans la partie haute; les massiers se retirent ainsi que ceux d'en haut).

Scène 11

(Colipi qui est apparu sur le côté de la hutte s'approche de Lautaro).

COLIPI.- (Solennel, derrière Lautaro qui reste immobile au premier plan, appuyé sur sa lance) Valdivia est mort.

LAUTARO.- C'est mieux ainsi. (Avec douleur:) Je ne le voulais pas prisonnier. Qui a ordonné sa mort?

COLIPI.- Personne. Pendant que deux se demandaient si c'était lui, le Chef étranger, un autre sur lui a abattu sa masse ~~sans attendre~~.

LAUTARO.- Pour ta mort, Valdivia, combien de sang versé! Il est mort, donc ~~alors~~, sans le sentir?

COLIPI.- Blessé comme il était, il n'a pas résisté au coup. On dit qu'avant de tomber, on a entendu ton nom sur ses lèvres.

LAUTARO.- Quels mots a-t-il dit?

COLIPI.- Il a parlé dans sa langue.

LAUTARO.- (Altéré) Avec rancoeur?... Avec défi?... A-t-il prononcé mon nom avec haine?

COLIPI.- On dit plutôt que...

LAUTARO.- (Il le coupe) Je veux la vérité, Colipi.

COLIPI.- Comme si, soudain, il se souvenait de toi. (Pause) Vous vous êtes rencontrés, toi et lui, dans la bataille?

LAUTARO.- A distance. Nous avons échangé un long regard.

COLIPI.- Qu'as-tu vu dans ses yeux?

LAUTARO.- Ce qu'il a vu dans les miens.

(On entend au loin des sons d'instruments mapuches et des voix).

COLIPI.- Lautaro, les tiens te réclament! Ils veulent célébrer ~~une~~ la victoire qu'ils ~~ne~~ te doivent. ~~qu'à toi~~! (Il reste immobile) Tu ne viens pas?

LAUTARO.- (Sombre) Va, toi, Colipi.

COLIPI.- Que puis-je leur dire pour justifier ton absence?

LAUTARO.- Que je suis en deuil. (Colipi sort) (Il lève ses yeux pleins de larmes vers le ciel et s'écrie:) Cacique Curinancu! Veille à ce que dans les cieux, l'Apo, le Chef Valdivia reçoive un traitement digne de lui.

Noir.

Musique de séparation.

EPILOGUE

"Ocaso del Caudillo - Déclin du Chef

(Lautaro reste au centre, sur l'avant de la scène, immobile, pendant que la lumière met en valeur sur les marches de l'escalier les trois acteurs du choeur, une femmme et deux hommes, avec des costumes mapuches. Dans cette partie de l'oeuvre s'intercalent sans interruption des récitatifs du choeur avec de brèves scènes jouées, des pas de soldats, des mouvements qui symbolisent des actions guerrières. Musique de fond des Jaivas, en accompagnement, ou s'intercalant entre les voix dans les récitatifs et les scènes jouées).

CONTEUR 1.- Trois années à peine passeraient
avant que Lautaro ne rencontre la mort.

CONTEUR 2.- Trois longues années, dures, sanglantes
qui marqueraient le déclin de son sort.

CONTEUR 3.- Enivrées par la victoire, les troupes de Lautaro
ont poursuivi les vaincus
~~ont~~ rasé les mines et ~~les~~ propriétés,
~~et~~ les forts ~~ont été~~ détruits.

CONTEUR 2.- Les envahisseurs ont fui vers le nord!

CHOEUR.- Les terres et les gens du Bio-Bio sont restés libres!

CONTEUR 2.- Mais la victoire fut brève comme un éclair.

CONTEUR 3.- Comme une traînée de lumière.

CHOEUR.- Qui noya dans l'ombre les terres fertiles de
l'Araucanie!

CONTEUR 1.- Redoutable est la gloire
Qui repose sur la haine et la mort.

CONTEUR 2.- Redoutable est la guerre
Qui affronte l'homme à l'homme.

CHOEUR.- Les étrangers ont laissé faim et misère sur les rives du Bio-Bio.

CONTEUR 2.- Ils ont ravagé et brûlé les terres.

CONTEUR 2.- Ils les ont brûlées.

CONTEUR 3.- Ils ont égorgé les nôtres.

CONTEUR 1.- Ils ont volé maïs et semences.

CHOEUR.- Le printemps austral de l'Araucanie est né NU.

CONTEUR 1.- Les fuyards ont laissé en héritage une mort étrangère.

CONTEUR 3.- Avec les maux de leurs corps ils ont contaminé les guerriers sans défenses dans leurs cuirasses de loups de mer.

CHOEUR.- Cloués avec des aiguillons invisibles, les valeureux sont tombés dans le Bio-Bio!

(Lautaro est tombé peu à peu, appuyé sur sa lance, il s'écrie):

LAUTARO.- Ay, mes troupes victorieuses, décimées par la peste!
Vaincues par la faim et le dégoût
mourant sans bataille
dans ma terre aimée
d'Araucanie.

(Sont entrés Colipi et Guacolda qui apporte une cruche et s'incline vers la terre).

GUACOLDA.- Ici repose le petit père. (Elle verse de la liqueur sur la terre. A Lautaro:) Ouvre-lui ton coeur!

LAUTARO.- (Rageur, il jette sa lance) Il me reste six cents guerriers des quarante mille que j'avais! Ils tombent par centaines. Et ceux qui restent en vie ressemblent à des hordes de fantômes!

COLIPI.- Même les oiseaux ont fui!

GUACOLDA.- Regarde ton fils, Curinancu: son âme est troublée. Daigne lui parler dans le langage des morts.

LAUTARO.- Laisse-le en paix: il a déjà accompli sa part. Dis-moi, Colipi, pourquoi les anciens se refusent-ils à tenir conseil?

COLIPI.- (Hésitant) Les choses vont très mal.

LAUTARO.- (Renfrogné) Ils ont perdu la foi en leur guide!

COLIPI.- Ce n'est pas çà. Ils croient que c'est une folie de reprendre la guerre. Et surtout de traverser le Bio-Bio. Ils disent... que l'ambition t'aveugle.

LAUTARO.- Eux sont aveugles. Ils perdent courage quand on en a le plus besoin! Si les étrangers apprennent nos difficultés, plus vite ils tomberont sur nous.

GUACOLDA.- Ne parle pas ainsi. Valdivia n'est déjà plus avec eux.

LAUTARO.- La convoitise des envahisseurs n'est pas morte avec Valdivia. Villagra a pris sa place avec autant d'obstination. Nous ne devons pas renoncer ~~dans~~ à la lutte.

COLIPI.- Comment lutter contre la peste et contre cette mort inconnue qu'ils nous ont laissée? Cela, malheureusement, les étrangers ne te l'ont pas enseigné.

LAUTARO.- (Après un silence) Je tomberai sur Santiago!

COLIPI.- Avec six cents guerriers affamés?

LAUTARO.- Je parlerai aux picunches, et ils s'uniront à moi en chemin.

COLIPI.- Ils sont soumis depuis trop longtemps: ils refuseront le combat.

LAUTARO.- Je leur parlerai. Qu'ils comprennent ce qui est en jeu: Etre à nouveau propriétaires de leurs terres, et être à nouveau libres! Ne leurs avons-nous pas déjà démontré que les étrangers ne sont PAS invincibles?

COLIPI.- Toi-même tu l'as dit: Les mapuches ont pris les armes pour défendre leur terre. S'ils passent le Bio-Bio, ils perdront leurs forces en se battant.

LAUTARO.- Peut-être sommes-nous à l'abri en Araucanie, pendant que les étrangers passent leur temps à soumettre les terres qui nous entourent?

GUACOLDA.- Ne ~~vas~~ pas ~~au~~ Nord, Lautaro! C'est du nord que nous est toujours venu le mal. Laisse le temps te porter conseil.

LAUTARO.- Le temps nous déroute bien plus vite que les troupes de l'étranger. Tu parles comme mes toquis, femme.

COLIPI.- Elle parle seulement de prudence.

LAUTARO.- La prudence est soeur de la lâcheté. Tu es contre moi, toi aussi?

COLIPI.- S'il y a quelque chose de sûr, c'est ma loyauté. Le désespoir est mauvais conseiller...

LAUTARO.- C'est décidé, Colipi. Je passerai le Bio-Bio.

GUACOLDA.- Tu mourras dans la tentative.

LAUTARO.- C'est l'action guerrière qui importe. Et si, pour que la guerre porte ses fruits, il faut sacrifier la vie du guerrier... alors, j'irai jusqu'à ma mort.

GUACOLDA.- Tu désires mourir si jeune? Fais quelque chose, Colipi!

COLIPI.- Que puis-je faire, sinon le suivre?

(Lautaro sort de scène, suivi de Colipi)

GUACOLDA.- Alors, j'irai mourir avec toi. (Elle sort derrière eux).

(Lumière sur le choeur qui monte l'escalier vers la plate-forme)

(Musique instrumentale qui souligne les phrases)

CONTEUR 1.- Lautaro part du Bio-Bio avec ses six cents hommes, guidant un troupeau de pumas affamés.

CONTEUR 3.- Il entre dans les mines et les propriétés en fustigeant.

CONTEUR 2.- Il met à sac.

CONTEUR 3.- Il insulte.

CONTEUR 2.- Il force.

CONTEUR 3.- L'alarme est donnée à Santiago!

UN CAPITAINE ESPAGNOL.- (Courant d'un bout à l'autre de la scène) Celui qui a détruit Concepcion est aux portes!

CONTEUR 1.- Les meilleurs sont partis à temps.

CONTEUR 3.- Les trois Villagra et Godinez.

CONTEUR 2.- Diego Cano et Alonso de Miranda.

CONTEUR 1.- Parmi eux Juan Moràn, celui qui de ses propres mains s'est arraché l'oeil blessé qui l'empêchait de combattre!

L'ESPAGNOL.- Espagnols! Nettoyez vos lances, enlevez la rouille de vos armures!

CONTEUR 1.- Arquebusiers et cavaliers s'enfoncent dans le froid de juin!

Brève séparation musicale.

CHOEUR.-(Les trois se déplacent maintenant vers le bas de la scène, sur le côté droit) Toquis et capitaines se battent comme des lions. Ils n'arrivent pas à vaincre, ils ne s'avouent pas vaincus. Après six heures de combat le ciel s'effondre en pluie, des fleuves d'eau coulent entre des fleuves de sang.

CONTEUR 1.- Sur un ordre de Lautaro les guerriers, pieds nus, fuient vers les roseaux trompeurs.

CONTEUR 2.- Et sur leurs talons, dans l'espoir de la victoire, galope la cavalerie espagnole.

CHOEUR.- Bientôt la boue engloutit les lourds cavaliers.

CONTEUR 1.- Immobiles comme des statues écroulées, les cavaliers, emplumés de flèches, les féroces conquistadores, restent là, figés dans leur gloire.

Séparation musicale.

CHOEUR.- Une bataille prend fin, une autre va commencer. Aux portes de Santiago, trois armées valeureuses se poursuivent sans se voir, deux guettent Lautaro!

CONTEUR 1.- Lautaro se perd dans le maquis.

CHOEUR.- Les troupes sont réduites, mais grand est leur courage.

(Un soldat espagnol capture un picunche, et l'emmène auprès de Godinez)

PICUNCHE.- Lâchez-moi! Je veux parler au Capitaine Godinez.

GODINEZ.- Tu es devant lui. Que veux-tu?

PICUNCHE.- Lautaro punit celui qui refuse de se battre dans ses rangs. Nous, les picunches, nous voulons la paix.

GODINEZ.- D'où viens-tu?

PICUNCHE.- De Mataquito. C'est là qu'il a son repaire.

GODINEZ.- Pourquoi devrais-tu dire où il se trouve sans qu'on t'y oblige?

PICUNCHE.- Lautaro mort, la guerre s'arrêtera.

GODINEZ.- Quel est ton prix?

PICUNCHE.- Il n'y a pas de prix. Je le fais pour le bien des ~~miens~~ peuple.

GODINEZ.- Je connais les pièges de Lautaro! Tue-le!

PICUNCHE.- Attends: Je peux te dire où ~~le~~ il se trouve~~r, quand il ne s'y attendra pas.~~

GODINEZ.- Tu nous montreras le chemin. Mais si tu mens, tu ~~pourras~~ regretteras d'être né!

(Musique de séparation. Godinez, le soldat et le picunche sortent).

CHOEUR.- (Sur la musique) Et la trahison, ver de terre affamé,
se traînait, bavant, montrant le chemin,
cherchant le tigre dans l'épaisseur du maquis,
trouvant de nobles excuses pour lui tendre
sa dernière coupe d'amertume.

(Musique douce, la lumière se concentre en haut sur la plate-forme: Lautaro et Guacolda)

LAUTARO.- Tu trembles, petite mère.

GUACOLDA.- Ton visage est pâle.

LAUTARO.- Une ombre est tombée sur mon corps pendant que je veillais sur ton sommeil.

GUACOLDA.- La mort qui ~~rôde autour de toi~~ te guette.

LAUTARO.- Au mapuche la mort ne fait pas peur.

GUACOLDA.- ~~Ce n'est pas la mort, c'est penser à~~ ton absence qui m'angoisse.

LAUTARO.- (Il sourit) Quand le batelier m'emmènera dans les profondeurs, toujours je crierai ton nom dans les voix de la terre...

GUACOLDA.- (Le coupant) Je ne te veux pas mort, je te veux vivant! Tes bras, la chaleur de ton corps contre le mien...

LAUTARO.- (Il la caresse) Ecoute: Comme la nuit est silencieuse. Comme elle est douce.

GUACOLDA.- Je t'aime tant, et j'ai si peu profité de toi!

LAUTARO.- Tu n'as pas tort. La jouissance de la vie n'est pas dans la guerre, mais dans la paix de chaque jour. Dans la chaleur du feu, dans l'amour partagé. Mais aussi dans l'acceptation de notre destin!

GUACOLDA.- Ne me laisse pas, Lautaro, ne me laisse pas!

LAUTARO.- (La berçant) Dors en paix, petite mère. (Pause) Nous retournerons ensemble en Araucanie.

(Sur une musique qui souligne l'ambiance, les guerriers espagnols entrent, le picunche s'approche de l'escalier pour montrer Lautaro)

CHOEUR.- Ses dieux ont voulu l'avertir du danger
en faisant monter la fumée vers le ciel.
Mais Lautaro, fatigué,
dormait
dans les bras de Guacolda.

La nuit, sans raison, est soudain devenue claire
pour découvrir Villagra qui avançait ~~discrètement~~ en silence.
Les siens se sont levés, l'arme prête
et les ombres ont à nouveau recouvert la campagne!
Frappant dans le noir,
les uns et les autres se déplaçaient
sans distinguer l'homme, le tronc, la pierre
~~le~~ frère ou ~~l'~~ ennemi.

PICUNCHE.- (Montant) Sur lui... c'est Lautaro!...

CHOEUR.- ... s'est écrié celui qui le vendait.
~~Ay~~ Ay Malheur! traître poignard, qui sans blessure le blessait!

(Lumière sur Lautaro debout, en haut de la scène, face à trois espagnols qui le mettent en joue avec des armes à feu).

CHOEUR.- ~~Cent~~ Mil assassins furieux tombent sur le Tigre de l'Araucanie!

(L'action s'arrête, lumière sur Lautaro qui fait, au seuil de la mort, ses adieux):

LAUTARO.- Terre sacrée des quatre points cardinaux
je te dis adieu!

(Il baise la terre et se lève)

Adieu tes bois, tes champs de maïs
et leur ferment
qui enivre dans la victoire, et fait rendre grâce à la terre
dans la paix.
Adieu ma terre toujours offerte.
Adieu au peumo, au chêne, à l'araucaria,
à tes oiseaux chanteurs,
à tes fruits délicieux et à tes fleurs.

Adieu mes yeux qui ont vu tant de beauté!
Adieu mon peuple,
brave
dur
résistant...
Guide-les, Père-Guenechén, quand je m'absenterai de cette guerre!

Fais que sur ses lèvres mon nom soit un souffle de vie ?
contre toute injustice et toute violence
jusqu'à ce que viennent des jours meilleurs,
quand personne ne lui disputera ses terres
et qu'il recommencera à danser au son du cultrùn
entre les semences!
Quand de nouveau la cérémonie des rogations,
quand le nguillatùn et ses chants sacrés serviront à appeler le
soleil ~~ou~~ à demander la pluie.
Et si tout cela n'est pas possible, Père-Dieu, je te demande,
~~de leur~~ donner le courage de poursuivre la lutte ~~commencée,~~
et fais que par ma mort, je reste en vie!

(Il crie) Curinancu!... Ouvre-moi ~~maintenant~~ le chemin!

(L'action reprend, on entend sur un roulement du cultrùn le son des armes à feu des trois soldats qui l'entourent, en haut. Ils disparaissent derrière).

(Lautaro tombe lentement. Il tombe peu à peu sur la plate-forme, pris entre les fers, jusqu'à ce qu'il touche terre, calme, face à terre).
Silence.

Changement de lumière. Atmosphère irréelle. Lautaro et Guacolda sont morts.

LAUTARO.- Guacolda... (Il lève la tête, puis se lève)

GUACOLDA.- (Sortant de l'ombre) Je suis là. Avec toi.

(Ils parlent sans se regarder, la voix sans expression).

LAUTARO.- Que nous est-il arrivé? Pourquoi entends-je ma voix et la tienne parmi les voix des morts?

GUACOLDA.- Ce sont les voix de la rivière.

LAUTARO.- Non, ce n'est pas la rivière.

GUACOLDA.- Tu dis vrai. Ce n'est pas la rivière. Ce sont les voix du temps.

LAUTARO.- Pourquoi as-tu peur de le dire? Nous sommes morts. (Pause) Y a-t-il eu trahison?

GUACOLDA.- Chut. Ecoute passer le temps.

LAUTARO.- Non... J'ai failli aux miens! Je ne devais pas les emmener hors de leur terre d'Araucanie.

GUACOLDA.- Tu as déjà rempli ta mission. Laisse tes tourments.

LAUTARO.- Ils ne nous ont pas laissé de trêve... Et moi... J'ai donné ma vie beaucoup trop tôt!

GUACOLDA.- Lautaro, nous naissons toujours!

LAUTARO.- (Il la regarde; avec une voix douce) A quoi joues-tu, maintenant, petit oiseau des bois? A soumettre la mort?

GUACOLDA.- Il n'y a pas de mort, s'il n'y a pas d'oubli!

LAUTARO.- Et pourquoi mon peuple devrait-il se souvenir de moi?

GUACOLDA.- Viens. Donne-moi la main. (Elle se dirige vers l'échelle, et commence à monter).

LAUTARO.- (La suivant) Où m'~~emmènes-tu?~~ allons-nous?

GUACOLDA.- (Montant, le prenant par la main). Ne presse pas le pas. Il est long, et il est court le chemin.

LAUTARO.- Où veux-tu m'emmener?

GUACOLDA.- Lautaro... écoute.

(Tous les acteurs sauf Valdivia sont entrés peu à peu avec les derniers costumes qui les caractérisaient pendant l'épilogue. Ils se dispersent sur la scène. Ils regardent Lautaro qui est en haut avec Guacolda).

(Choeur des acteurs: chacun prononce une réplique, et ce faisant, enlève ce qui le caractérise, perruque, chapeau, barbe,... pour représenter les acteurs d'aujourd'hui).

(Ils parlent sans hausser le ton, chacun son tour)

.- Lautaro, tu es là.
.- Lautaro, je suis avec toi.
.- Lautaro, tu es avec moi.
.- Tu es en moi, Lautaro.

(Les autres reprennent chaque phrase, jusqu'à ce qu'ils aient tous parlé).

ACTEUR 1.- Lautaro!

CHOEUR.- Tu es présent!

ACTEUR 2.- Frère...

CHOEUR.- Nous sommes là.

ACTEUR 3.- Pour défendre ta terre.

ACTEUR 4.- Ton peuple.

CHOEUR.- Le fils endormi.

(Arrive la musique instrumentale de la chanson finale: "Indio Hermano" de Los Jaivas. Maintenant, ils parlent au public).

CHOEUR.- Le pain
la justice
la paix
NOTRE VIE DE CHAQUE JOUR!

(Choeur chantant la strophe de "Indio Hermano")
(Sur la partie instrumentale, en récitant):

De ti aprendi,	De toi j'ai appris,
hermano querido	frère aimé
indio de aqui	indien d'ici
de ti aprendi yo a resistir	de toi j'ai appris à résister
cruel opresion	à l'oppression cruelle
No cambiaré,	Je ne changerai pas,
mi destino es resistir	mon destin est de résister
esa civilizacion	à cette civilisation
de poder y ambicion	de pouvoir et d'ambition
No cambiaré,	Je ne changerai pas
porque no puedo ya vivir	car je ne paux déjà plus vivre
enganado, solo, esclavo,	trompé, seul, esclave,
triste y sin amor	triste et sans amour

ACTEUR 2.- Ta race vit infatigable comme un fleuve:

ACTEUR 3.- Comme notre père, le Bio-Bio
qui en mille voyages, tournants et torrents
embrasse cette terre qui est la tienne
veillant sur ton peuple
Sur ton chant
et les voix secrètes des morts
qui disent dans les eaux.

Ton ~~est~~ ~~rode~~ vivant

CHOEUR.- DANS LA MORT TU ~~ES EN VIE~~ -
~~CAR TON~~ PEUPLE NE T'OUBLIE PAS!

Ton peuple ne t'oublie point
Dans ta mort tu es vivant

(Strophe finale de "Indio Hermano")

No me importa el hambre,	Peu m'importe la faim,
la càrcel ni el dolor	ni la prison ni la douleur
soy un hombre	je suis un homme
y no una pieza màs	et non une pièce de plus
de esta cuestion	de ce système
Indio hermano,	Indien frère,
tù, tù has ayudado	toi, toi tu as aidé
a revivir	à ranimer
en mi pecho	en mon sein
la llama de la liberacion	la flamme de la libération)

(A la fin du chant, Lautaro lance le cri de guerre mapuche et les acteurs chantent en choeur)

Noir.

F I N

365004